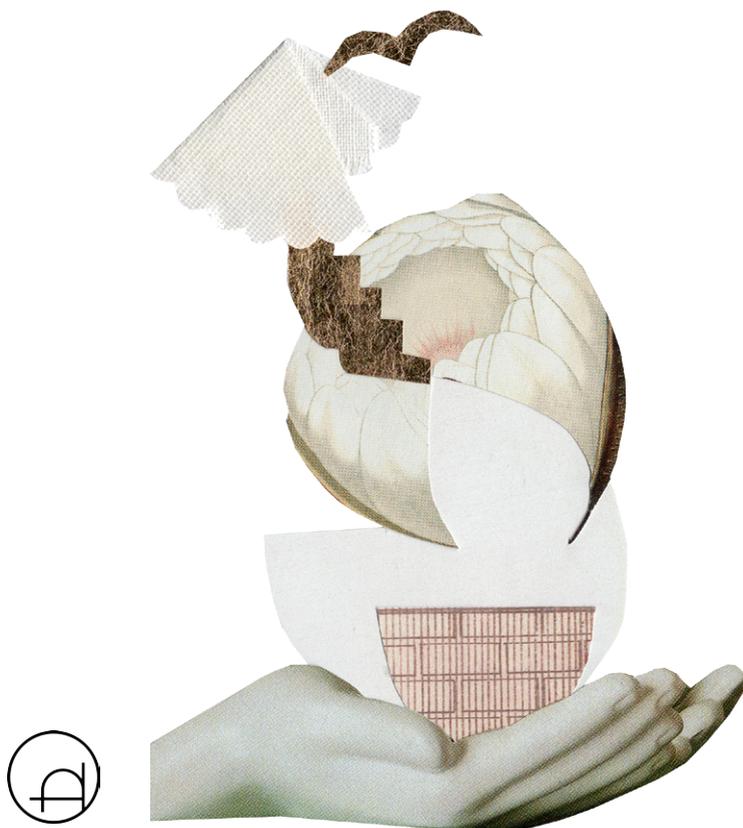


Lettres (ou)vertes

La formation d'architecte face à
l'urgence écologique



Lettres (ou)vertes

Lettres (ou)vertes

La formation d'architecte face à
l'urgence écologique



Copyright Presses Architecturales de Lyon 2020
ISBN : 9782490820122
Partenaire: École nationale supérieure d'architecture de Lyon

SOMMAIRE

Présentation / Sandra Fiori et Antonin Monnier (p9)

À Bruno Latour / Alisone Chanut (p19)

À la communauté des ensa / Naomi Pereira (p25),
Romane Petit (p28), Julien Rubert (p33), Alice Vernerey
(p36), Juliette Wieruszewski (p38)

Au ministère / Noémie Marcellin (p43), Antoine Sintès
(p48)

Aux enseignants / Mickael Ahmad (p55), Héloïse de la
Taille (p61), Mégane Rabu (p66)

Aux aspirants architectes / Amandine Colin (p73),
Caroline Depeyre (p77), Rémi Gallo (p81), Louis Harel
(p86), Emma Vahl (p89)

Cris et révoltes / Juliette Jaussaud (p95), Romane Lhomme
(p98)

Doutes / Willy Caraman (p107), Raphaëlle Decloitre
(p110), Morgane Schunder (p113)

Lettres générationnelles / Roberto Carrasco Verissimo
(p119), Tainah Drummond-Ramos (p125), Victor
Gaspard (p128), Amandine Martin-Nafti (p130), Léonie
Paccard (p135), Nathan Tejerina (p142)

Le domaine d'études ALT* de l'ENSA Lyon

Le DEM ALT explore les spécificités de la pratique architecturale et du métier d'architecte dans un monde toujours plus rapidement soumis aux mutations économiques, techniques, politiques, sociales et culturelles. Il invite pour cela à s'emparer des alternatives et émergences contemporaines, à interroger l'air du temps, à mettre en question les théories établies, à se nourrir de l'altérité en empruntant aux domaines de l'art, des sciences sociales, de l'innovation, du numérique.

Par delà les thématiques ou les échelles spatiales, le DEM ALT s'appuie avant tout sur une pédagogie maïeutique qui se départit des savoirs surplombants et postule une remise en question des présupposés pour mettre en place et accompagner, sur la base de compétences diverses, les processus adéquats propres à chaque situation. En cela, les enseignements du DEM s'articulent autour de trois principes : l'interdisciplinarité, l'autonomie de pensée et d'action et la verticalité. Le premier principe enjoint au croisement des démarches et des points de vue et favorise les mises en situations d'apprentissage où l'écoute et l'attention sont primordiales pour apprendre à concevoir avec les autres -maîtres d'ouvrage, usagers, acteurs de la conception-, dans un contexte de complexification des pratiques professionnelles. Le deuxième principe entend tirer parti des compétences acquises par l'expérience et la culture propres à chaque étudiant pour l'amener à développer positionnement critique, capacité d'analyse prospective et habileté d'esprit, et ainsi lui permettre de s'adapter aux changements permanents auxquels le confrontera sa future pratique. Enfin, la verticalité relève d'une mise en perspective des connaissances, des recherches et des projets développés au sein du parcours de master ; elle consiste alors à favoriser les échanges réguliers entre étudiants de première année et deuxième année, ainsi qu'à les préparer à une « suite » (doctorat, HMONP et/ou emploi).

Sur ces bases, le DEM ALT permet aux étudiants de développer leurs propres sujets d'étude et de projet, et les accompagne dans la construction d'expertises originales et de postures d'architecte singulières.

*Architecture alternative, stratégies et pratiques émergentes

Présentation

De quelles manières des étudiants bientôt diplômés s'emparent-ils de la question écologique ? Comment l'expérience acquise au cours des cinq années passées en école d'architecture les amènent-ils à prendre position ? Qu'ont-ils à transmettre à ceux qui les suivent ? Quelles propositions ont-ils à faire aux enseignants pour qu'une place plus centrale soit faite à cette question dans la formation d'architecte ?

Le séminaire de printemps du domaine d'études de master ALT de l'ENSA Lyon, consacré aux liens entre architecture et politique¹, explore depuis trois ans le thème de l'engagement des étudiant·es en architecture à partir d'une « hypothèse générationnelle ». En 2017-18, la question posée en master 1 et 2 était : que signifie pour vous « s'engager en architecte » ? ; la diversité des réponses apportées a donné lieu à la publication d'un premier recueil aux Presses Architecturales de Lyon². En 2018-19 le sujet soumis aux étudiant·es de master 1, plus ouvert, était celui de leurs « préoccupations » générationnelles. Pour cette année, nous avons choisi d'inviter les étudiant·es préparant leur projet de fin d'études à réfléchir sur la place de l'écologie dans leur cursus, sous la forme d'un texte en forme lettre ouverte adressée au destinataire de leur choix.

Au sein d'un domaine d'études qui assume « l'air du temps » comme l'une de ses entrées pédagogiques privilégiées, travailler sur l'hypothèse d'un renouvellement des formes

1 Responsables des séminaires « architecture et politique » : Sandra Fiori, Corine Vedrine.

2 <https://architecturalpress.org/index.php/2019/04/26/investir-sengager-en-architecte/>

d'engagement en lien avec la crise écologique s'est imposé avec l'actualité. Nous n'avions évidemment pas imaginé qu'une pandémie viendrait bouleverser la marche du monde quelques semaines après le début de notre séminaire. Or comme l'écrivait le philosophe et sociologue Bruno Latour le 30 mars, la crise sanitaire liée à l'épidémie de Covid-19 « est enchâssée dans ce qui n'est pas une crise — toujours passagère — mais une mutation écologique durable et irréversible. »³ Son invitation à se servir « de la crise sanitaire pour découvrir d'autres moyens d'entrer dans la mutation écologique autrement qu'à l'aveugle » a constitué un axe de réflexion dont nous nous sommes directement emparés, à distance les un·es des autres, confronté·es à l'expérience du confinement.

La fin de ce semestre universitaire a aussi concordé avec la victoire, aux élections municipales, de listes écologistes dans plusieurs des principales villes de France. Ces deux dernières années se sont aussi plus largement multipliées les initiatives et mobilisations collectives sur les questions environnementales : tel a été l'un de nos points de départ.

Depuis septembre 2018, les « marches pour le climat » se sont succédées pour appeler les gouvernements de différents pays à tenir les engagements pris contre le réchauffement climatique lors des COP successives. En mars 2019, « La marche du siècle » réunissait en France 350 000 personnes. Ce même mois, *The Shift Project* faisait paraître un rapport, « Mobiliser l'Enseignement Supérieur pour le Climat », réalisé à partir d'un état des lieux sur la prise en compte des sujets liés au changement climatique dans l'enseignement supérieur : le dépouillement de près de 2500 formations

3 Latour B, « Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise », AOC, rubrique « opinion », 30.03.2020, <https://aoc.media/opinion/2020/03/29/imaginer-les-gestes-barrieres-contre-le-retour-a-la-production-davant-crise/>

issues de 34 établissements français (dont une ENSA) montrait que « seules 11% des formations analysées abordent les enjeux climat-énergie en tronc commun »⁴. En septembre 2019, le think tank prolongeait son initiative par le lancement d'un appel « Pour former tous les étudiants du supérieur aux enjeux climatiques et écologiques », signé par presque 10 000 citoyens⁵. Au même moment et dans le sillage des premières grèves scolaires et étudiantes, des étudiants issus de grandes écoles françaises publiaient un « Manifeste étudiant pour un réveil écologique »⁶ recueillant 30 000 signatures ; faisant eux-mêmes le constat que « les sujets environnementaux restent marginaux dans l'enseignement supérieur, cantonnés dans des cours optionnels ou des spécialisations », ils appelaient à refuser de « travailler au service de projets déconnectés de l'urgence écologique » et à « choisir leur futur employeur en fonction de critères environnementaux ».⁷ Derrière la figure de Greta Thunberg et aux côtés des scientifiques du GIEC, les plus jeunes générations se sont donc très tôt affichées au sein de ces mouvements.

Alors que la mise en cause de la responsabilité des générations précédentes, médiatisée par la formule « ok boomer »⁸, accompagne souvent leurs revendications, le caractère générationnel des mobilisations environnementales actuelles a toutefois été relativisé par les sociologues du collectif *Quantité critique*⁹ : le profil des jeunes marcheurs, relativement homogène socialement, idéologiquement et en

4 <https://theshiftproject.org/article/nouveau-rapport-mobiliser-superieur-climat/>

5 <https://theshiftproject.org/soutenez-appel-former-etudiants-climat/>

6 <https://manifeste.pour-un-reveil-ecologique.org/fr>

7 <https://pour-un-reveil-ecologique.org/fr/actualites/notre-vision-du-reveil-ecologique/>

8 <https://www.franceculture.fr/emissions/le-billet-politique/le-billet-politique-du-vendredi-20-decembre-2019>

9 « Le mouvement pour le climat est moins générationnel que social », interview par Nelly Didelot, Libération, 12 mars 2020.

termes de modes de vie¹⁰, est selon eux proche de celui de l'ensemble des manifestants. Leur enquête met en évidence d'autres caractéristiques qui témoignent d'un mouvement finalement plus complexe : consensus, d'un côté, sur la nécessité d'une transition écologique plus radicale, sur la base d'un autre mode de production, menée à l'échelle de la société et portée par les Etats ; diversité, de l'autre, des expériences d'engagement (les étudiants investis dans une association apparaissent minoritaires) et des choix de modes d'action collectifs (entre pétitions, manifestes, grève, désobéissance civile ...).¹¹

En futurs architectes, les propos exprimés par les étudiant•es de l'ENSA Lyon dans les lettres qui suivent font écho à cette esquisse de portrait collectif. Ils rendent compte de préoccupations, de convictions, mais aussi de contradictions et de questionnements sur les formes à donner à leur engagement. S'y lisent autant de sensibilités individuelles que traduit le choix d'adresser leurs réflexions et leurs propositions tantôt aux institutions et à leurs enseignant•es, tantôt à un•e proche, tantôt encore à celles et ceux qui les suivront dans leurs études.

Aux côtés de l'hypothèse générationnelle, un second parti-pris a guidé le sujet que nous avons proposé : si les questions environnementales font déjà l'objet d'enseignements dans nos écoles, les enjeux liés à l'urgence écologique méritent que nos communautés, étudiantes et enseignantes, s'en emparent bien davantage, à l'image des

10 Souvent très diplômés et issus des classes moyennes et supérieures, la majorité d'entre eux ont au moins un parent « de gauche » et la plupart se disent déjà engagés dans la réduction de leur empreinte écologique.

11 « Grève mondiale pour le climat : qui sont les jeunes Français dans la rue ? », reportage par Weronika Zarachowicz, Telerama, Publié le 14/03/19, mis à jour le 15/07/20. <https://www.telerama.fr/idees/greve-mondiale-pour-le-climat-qui-sont-les-jeunes-francais-dans-la-rue,n6171322.php>

initiatives fédérées par le « Réseau de l'enseignement de la transition écologique dans les ENSA » - ENSAECO et récemment consignées dans un « Livre vert »¹².

A ce titre, l'actualité des mobilisations climatiques a rejoint celle des écoles d'architecture, traversées cette année — jusqu'à ce que toutes les activités soient mises à l'arrêt par la pandémie — par une crise qui se cristallise autour du manque de moyens. En janvier et février, les 20 ENSA — leurs directeurs, leurs présidents de conseil d'administration, leurs Conseils pédagogiques et scientifiques — ont unanimement appelé le ministère de la Culture, notre tutelle, à respecter ses engagements de financement de la réforme des ENSA entrée en vigueur en 2018¹³. Ce mouvement, concomitant de fortes contestations universitaires visant le projet de « loi de programmation pluriannuelle de la recherche 2021-2030 », a avant tout pris la forme d'une « grève administrative ». Il a, de fait, été peu suivi et relayé par les étudiant·es de l'ENSA Lyon, moins collectivement mobilisés qu'à Rennes ou à Paris par exemple. La polarisation autour de questions de recrutement de personnels a sans doute contribué à brouiller la perception d'une réforme qui, touchant d'abord l'institution, engage aussi directement la pédagogie, la qualité de la formation et à sa suite la pratique de l'architecture.

Cette faible mobilisation est en ce sens sans doute moins à relier à un manque d'intérêt qu'au constat de la difficulté à avoir prise sur le cours du monde, comme en témoignent les

12 http://ensaeco.archi.fr/wp-content/uploads/2019/11/200709-ensaeco-livre_vecto.pdf

13 En cause : le nombre de postes de titulaires à créer pour pérenniser le personnel enseignant, l'absence de moyens complémentaires alloués pour assurer des missions - notamment scientifiques - inscrites dans le nouveau statut des ENSA, ou encore le manque de budgets permettant de créer de nouvelles formations et de couvrir les besoins en personnel administratif et en locaux.

lettres publiées dans ce recueil.

Les étudiant·es y manifestent une conscience de la responsabilité de l'architecte, couplée à celle d'un manque de reconnaissance de la profession. Leurs textes, en exprimant le besoin de fabriquer et d'expérimenter à l'échelle 1, en revendiquant des manières de faire collectives et un désintéressement - celui de ne pas toujours être « rentable » et de prendre le temps -, en parlant d'humanisme, d'habitabilité et de décentrement voire d'effacement, rendent compte à leur manière, des liens qui entremêlent, aux enjeux écologiques, des dimensions propres aux conditions d'exercice du métier : les relations aux autres professions, le poids des normes, des contraintes réglementaires et des logiques quantitatives, le rôle des cultures techniques.

À ce titre il était intéressant de proposer ce séminaire à des étudiant·es en fin de cursus commençant à prendre du recul par rapport à leurs années d'étude, qui voient par ailleurs arriver le moment, de plus en plus proche, d'être confronté à la recherche de leur premier emploi. Certain·es prennent la mesure de la distance qui sépare le monde de l'enseignement et celui de la pratique professionnelle, et peuvent aussi percevoir l'écart entre la liberté de mener les projets suivis à l'école et la réalité du monde professionnel. Aujourd'hui, une grande partie des étudiants sortent de l'école avec la conviction qu'il faut reterritorialiser l'architecture, notamment en la ré-ancrant par l'usage de ressources locales. La plupart des projets développés traitent de cette question, qui est presque devenue un passage obligé. Pourtant, la réalité du métier est pour l'essentiel toute autre, et ce genre d'architecture constitue encore la marge. Les convictions acquises par nombre d'étudiant·es se confrontent très vite à des intérêts économiques et industriels puissants au regard desquels la marge de manœuvre de l'architecte est

souvent très faible. Il y a donc là, dans ce moment de bascule entre les études et le travail, un passage délicat qui peut s'avérer très violent. Ce passage s'effectue souvent au prix du reniement ou de la perte de ses convictions. Peut-être est-ce cette problématique là qui, à notre sens, pourrait questionner l'enseignement de l'écologie en architecture. Car les études d'architecture apprennent beaucoup à faire du projet, à concevoir de l'architecture, un peu à construire, choisir et assembler des matériaux, mais elles apprennent très peu à se préparer à une « vie d'architecte », c'est-à-dire à savoir transformer des convictions en actions concrètes, à savoir s'orienter dans les situations qui se présentent aux architectes, à savoir les décoder et trouver les moyens pragmatiques d'atteindre ses objectifs. Tous ces moyens concrets, utiles pour ne pas se renier, pour ne pas se perdre en route, sont peut-être une des choses qui manquent le plus aux jeunes diplômé·es passant brusquement d'un monde à l'autre.

Voilà pourquoi ces lettres, suspendues à l'orée de ce basculement entre les deux mondes, suspendues aussi dans ce temps particulier du confinement qui a influencé leur écriture, sont intéressantes. Certaines sont des cris ou des souffles de révolte, d'autres sont empreintes de doute, d'autres relèvent d'argumentaires très précis et très circonstanciés, et beaucoup sont en effet impactées par ce temps suspendu par la Covid-19, qui a agi comme un révélateur et un condensateur des fractures sociales comme des enjeux écologiques. La marque de ce temps propice à la réflexion se retrouve donc pleinement dans les lettres qui invitent à bousculer les habitudes de pensée et le regard porté sur le monde.

Sandra Fiori et Antonin Monnier¹⁴

¹⁴ Maître de conférences ENSA Lyon, laboratoire EVS-LAURE (UMR 5600) / Architecte DE, enseignant à l'ENSA Lyon

Bibliographie

- Anders Gunther, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Editions de l'encyclopédie des nuisances, 2002.
- Azam Geneviève, *Lettre à la Terre*, Paris, Le Seuil, collection Anthropocène, 2019.
- Bourg Dominique (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.
- Bourg Dominique, *Une nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018.
- Charbonneau Bernard, *Le jardin de Babylone*, Paris, Editions de l'encyclopédie des nuisances, 2002.
- De Bodinat Baudouin, *La vie sur Terre, réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, Paris, Editions de l'encyclopédie des nuisances, 2008.
- Descola Philippe, *L'écologie des autres*, Editions Quae, 2016.
- Descola Philippe, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Folio, 2015.
- Ellul Jacques, *Le système technicien*, Paris, Cherche-midi, 2012.
- Escobar Arturo, *Sentir-Penser avec la Terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2018.
- Guattari Felix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- Gorz André, *Ecologica*, Paris, Galilée, 2008.
- Hache Emilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2019.
- Illich Ivan, *Energie et équité*, Paris, Arthaud, 2018 (1973).
- Illich Ivan, *Une société sans école* (en), Seuil, 2015 (1971).
- Kern Anne-Brigitte, Morin Edgar, *Terre-patrie*, Paris, Points, 2010.
- Latour Bruno, *Où atterrir ?*, Paris, La Découverte, 2017.
- Le comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007.
- Morris William, *L'âge de l'Ersatz*, Paris, Editions de l'encyclopédie des nuisances, 1999 (1894).
- Mumford Lewis, *Technique et Civilisation*, Marseille, Parenthèses, 2016 (1934).
- Reclus Elisée, *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud, 2005 (1869).
- Serres Michel, *Le contrat naturel*, Paris, Champs, 2009.

Le séminaire a été nourri de références permettant d'introduire un certain nombre d'auteurs et d'idées qui sont au cœur de la pensée écologique, et ainsi de donner des repères à même d'être réappropriés, par chaque étudiant.e, dans l'élaboration d'une réflexion critique personnelle.

L'entrée par l'histoire de la période Mai 68 a notamment constitué une manière de documenter le sujet, actuel, du séminaire. Vivement critiqué dans les années 1960, le « système Beaux Arts » a donné lieu, entre 1962 et 1977, à une profonde réforme de l'enseignement de l'architecture, dans son institution comme dans ses contenus et ses méthodes pédagogiques.¹ Dans un contexte de développement industriel et de la société de consommation, les années 1960-70 représentent aussi plus largement une période durant laquelle la prise de conscience des désordres environnementaux donne lieu à une critique radicale du productivisme, de la place acquise par la technologie et par la technocratisation de la société. Cette critique et les alternatives qui l'accompagnent restent alors marginales mais ont notamment produit des réflexions dont la portée théorique reste particulièrement pertinente pour penser notre période actuelle. En architecture, elles trouvent leur expression dans la participation des architectes aux mouvements de contre-culture (Maniaque, 2014). En philosophie, cette période donne lieu en France à la fondation d'une écologie politique radicale portée par des penseurs comme Jacques Ellul, Bernard Charbonneau, André Gorz, Ivan Illich, dont les travaux font écho à des auteurs plus anciens mieux connus des milieux de l'architecture et de l'aménagement : William Morris, Elisée Reclus, Lewis Mumford ... Cette écologie politique radicale des fondateurs est également intéressante à mettre en regard du renouvellement de la pensée écologique contemporaine qui, dans un contexte anthropocène, cherche en particulier à repenser les rapports homme-nature ou à « décoloniser » (Escobar, 2018) l'écologie. De manière générale, la bibliographie du séminaire proposée accorde une large place à la critique du rapport que notre société entretient avec la technique tout en inscrivant la question de l'écologie dans un cadre plus large, celui de nos modèles de développement.

1 Voir notamment : Maniaque C., Marantz E., Violeau J.-L., *MAI 68 L'architecture aussi !*, Paris, B2 éditions, collection EXPOSITIONS, mai 2018 / Maniaque C. (dir.), *Les Années 68 et la formation des architectes*, Ecole nationale supérieure d'architecture de Normandie : Point de vues, 2018.

M. Bruno Latour,

J'ignorais jusqu'à votre existence et vos idées il y a quelques semaines. Je les ai découvertes à travers votre appel à « imaginer les gestes barrières contre le retour à la production d'avant-crise » du covid-19, publié dans la revue AOC le 30 mars dernier. Interpellée par la forme tout d'abord, je me suis par curiosité posé vos six questions concernant les activités suspendues que le confinement m'a permis de percevoir comme essentielles ou non. J'ai ensuite soumis votre « aide au discernement » à mes partenaires de confinement : mes parents. Le sujet était léger, abordé de manière à diversifier nos sujets de conversations. Mine de rien une graine était plantée.

J'ai alors relu votre article, pour le fond cette fois. Il m'a amené vers vos ouvrages, vos interviews et vos concepts. J'ai parfois froncé les sourcils d'incompréhension, je ne suis en effet ni sociologue, écologue, philosophe ou anthropologue mais étudiante en architecture. Malgré tout, le fond de votre propos m'a semblé clair et universel. Les méthodes pédagogiques que vous proposez m'ont donné la sensation que la position, non pas de tous mais de chacun, est essentielle dans le débat écologique planétaire. Ces méthodes s'illustrent notamment dans votre position sur les territoires qui a bien entendu directement fait écho aux problématiques de mon domaine d'étude et d'action. Vous proposez donc un médium, l'autodescription, plutôt qu'une définition, pour que le collectif lui-même redéfinisse les territoires à ses multiples images et besoins.

La période que nous vivons m'évoque une révolution comparable à Mai 68. Les masses ne sont certes pas dans la rue mais la crise, au-delà de son aspect sanitaire, rallie

politiquement les personnes depuis leurs domiciles. Elles sont alors libres et enclines à percevoir et à prendre part aux changements qui s'opèrent, qu'ils soient politiques, sociétaux ou écologiques. Un exemple concret de transformation serait les sources d'informations qui semblent plus scientifiques et spécialisées que jamais. Ces nouvelles sources de connaissances sont l'opportunité de sortir de l'influence des médias qui, selon Félix Guattari dans ses *Trois Écologies*, rend impossible la clairvoyance et la singularisation de l'humain, et donc sa prise de responsabilité écologique. Les mutations ne s'arrêtent pas là, elles permettent également de repenser la dichotomie entre campagne et ville, les territoires qui les séparent et les personnes qui les font vivre. Ces métamorphoses sociétales s'installent directement dans nos manières de vivre, de mourir, de communiquer, d'échanger, d'apprendre, de travailler, de se nourrir et d'habiter. Elles sont suffisamment majeures pour nous faire prendre conscience de notre responsabilité écologique, ou plutôt, pour reprendre le concept de Félix Guattari, notre responsabilité écosophique. L'écosophie signifie le savoir et la sagesse, une traduction littérale serait « la sagesse de son milieu ». L'éthique et la morale sont selon Guattari les véritables enjeux de l'écologie, et ce au-delà de la pensée environnementale. En étant au monde, en affirmant sa subjectivité, en s'auto-décrivant, l'être humain donne un sens à son existence et à son milieu et il en assume ainsi la responsabilité.

Cette responsabilité écosophique m'amène à penser de nouvelles manières de concevoir et de produire les habitats, les villes ou les territoires. Beaucoup d'architectes pensent que rien ne s'invente dans notre domaine, qu'il n'y a qu'à réinventer, qu'à ré-interpréter. Mais dans un cas comme dans l'autre, le monde change, l'être humain également, et nos

pratiques architecturales doivent faire de même. Les solutions sont diverses mais peu valorisées pour produire des espaces plus qualitatifs, plus respectueux, plus généreux et moins discriminants. Diplômée dans moins de six mois, j'aurais aimé que l'enseignement de l'écologie soit plus présent en école d'architecture et ce dès nos premiers cours d'histoire, de construction, d'art et de projet afin de nous sensibiliser davantage au lien commun entre toutes ces disciplines : l'humain, par sa subjectivité propre et son habitat quel qu'en soit la forme.

Alisone Chanet

À la communauté des ENSA



Bulletin d'humeur

14:08, 6 mai 2020

Bonjour à tous les membres du séminaire ALT !

Je me permets de publier ce petit bulletin d'humeur pour les raisons suivantes : confinés chez nous j'ai remarqué que nous passons beaucoup de temps à faire défiler notre fil d'actualité et cette crise sanitaire me fait beaucoup réfléchir et me questionner sur de nombreux sujets.

Avec les crises environnementales, climatiques et sanitaires que nous connaissons, je m'interroge en tant qu'étudiante en architecture et future architecte sur le devenir de l'architecture et plus largement de la ville. Je remarque tout d'abord un certain nombre de contradictions qui m'alarment. Si nous nous penchons sur la façon dont nous faisons face à la crise environnementale, la politique actuelle veut que nous nous tournions vers une forme de densification de la ville et vers une mutualisation des moyens. Nous parlions d'espaces partagés par soucis d'économie, or, la crise sanitaire nous oblige au contraire. Il n'est plus question de partage mais d'individualisme et d'une certaine forme de repli sur soi. Je trouve le défi auquel nous faisons face assez complexe en raison de ces nombreuses contradictions.

Je fais partie d'une génération qui se sent particulièrement préoccupée par ces questionnements liés à l'écologie et aux politiques mises en place de nos jours. Et je pense que nous pouvons tous être d'accord pour dire qu'il est triste que nous devions faire face à une situation déplorable pour que des questions se posent sur la société urbaine que nous avons créée. La ville dense ou optimisée, celle que nous avons

bâtie, est aujourd'hui au cœur de la crise sanitaire. Et c'est précisément cette densité qui a causé du jour au lendemain une paralysie totale de la vie collective et économique.

Fin 2019 nous parlions d'une catastrophe environnementale et d'un épuisement de nos ressources, ensuite, le cataclysme sanitaire arriva en 2020. Cependant, je pense que nous faisons face à un seul et même problème, les politiques actuelles et notre système de fonctionnement sont dépassés. La politique actuelle et les choix sociétaux ne mènent aujourd'hui nulle part si ce n'est droit dans le mur. Nos décisions ne font que dégrader la situation. Faut-il une pandémie mondiale pour que la situation environnementale s'améliore ? N'est-ce pas triste de devoir se trouver face à des milliers de morts pour qu'une remise en question de nos systèmes et de nos politiques soit pensable ?

La solution : notre modèle de ville doit être repensé. Et il en est de même pour nos mentalités et les politiques actuelles. Et c'est là que le rôle d'architecte entre en jeu. Qui de mieux placé pour repenser la ville que ceux qui la construisent ? Néanmoins, le rôle de l'architecture dans la société n'est pas assez mis en avant par rapport au reste, c'est-à-dire que les citoyens et les élus ne pensent pas spécialement au fait que l'architecture et la façon dont nous l'habitons, peut grandement impacter notre environnement.

C'est pour cela que l'après pandémie devrait être une de nos focalisations primaires. Cette crise nous impose déjà de travailler différemment. Mais pour réussir nous devons être déterminés à également penser différemment.

Je souhaite que nous soyons conscients de l'urgence à concevoir un environnement urbain en résonance avec notre planète. En cette période difficile, j'espère de tout cœur

que nous transformerons les contraintes en opportunités nouvelles.

Merci pour votre lecture et l'attention que vous avez porté à ma publication !

Naomi Pereira

À tous ceux qui participent, de près ou de loin, au renouvellement des formations dans les ENSA.

Aujourd'hui, nous prenons de plus en plus conscience que le système actuel sur lequel est basée toute notre société arrive à bout, que les conséquences de l'Anthropocène comme le dérèglement climatique ou la pénurie des énergies fossiles nous imposent de revoir les schémas de pensée habituels et d'être innovants sur les questions liées aux modes de vie, aux mobilités, aux ressources ou encore à l'économie circulaire.

Bien que la sensibilisation de la société à l'écologie semble aller dans le bon sens, on peut ressentir tout de même un « effet de mode » qui cherche à faire de l'écologie un argument marketing, ou politique. La notion d'écologie est alors absorbée, détournée, pour disparaître finalement sous les beaux discours et images publicitaires « vertes ». Ainsi on entend constamment parler d'écologie, mais il semble y avoir encore trop peu d'actions réelles face à l'urgence actuelle. Et c'est notamment cette inaction que dénonce et cherche à faire entendre la jeune génération au travers des marches pour le climat, soutenant le signal d'alarme tiré par les scientifiques depuis longtemps déjà, mais auquel notre société globalisée fait la sourde oreille.

Et au milieu de tout ça, les architectes. Les futurs architectes qui vont jouer un rôle primordial dans la construction de la ville de demain. Mais quelle ville de demain ? Depuis plus de 50 ans, les dénonciations, critiques, réflexions sur le devenir de la profession d'architecte se multiplient. Et cela avec comme constat que les manières de construire la ville ne correspondent plus aux exigences actuelles, que ce soit sur le plan écologique ou sociétal. Mais vers quoi se tourner alors ? Quelle place pour l'architecte dans la transition écologique ?

La profession s'enlise dans ces questions ne trouvant réponse, se raccrochant comme elle peut aux modèles connus et appris. Certaines actions, certaines postures à la marge tentent un pas de l'autre côté, mais trop éparpillées, trop précaires, trop inadaptées au système dominant pour devenir la norme.

Et cette crise de la profession se reflète dans les écoles nationales supérieures d'architecture, là où sont formés les futurs architectes. Mais formés à quoi et par qui du coup ? Par des professionnels praticiens, bien ancrés dans le monde du travail. Parce que l'école d'architecture est une formation professionnalisante, et c'est là que se joue sûrement un dilemme majeur. Comment apprendre aux futurs architectes à se positionner comme acteurs de la transition tout en préparant leur entrée dans le monde du travail actuel ? Monde du travail lui-même requestionné et dicté par un système dominant arrivant à essoufflement. Est ce là vraiment compatible ?

En novembre dernier, les propositions des représentants étudiants de ENSAECO ont intrigué par leur relation indirecte avec l'écologie environnementale. Ils demandaient avant tout plus d'horizontalité dans l'enseignement, entre enseignants de projet et étudiants, dénonçant un modèle maître/élève encore trop présent en école d'architecture, hérité des Beaux-Arts. Le professionnel sachant, guidant l'apprenti à devenir comme lui. Sauf que les étudiants ne veulent plus et ne peuvent plus devenir comme eux face aux enjeux actuels. A la génération précédente était promis le progrès, la reconnaissance, les modèles de "starchitectes". Les problématiques auxquelles notre génération devra faire face sont autres. Il ne s'agit donc pas là de former à des modèles connus, mais d'affronter au contraire des problématiques sans réponses.

Michel Serres démontrait dans son ouvrage *Le contrat naturel*, il y a 30 ans déjà, que la relation que l'Homme entretient avec la nature reflète les relations de société des Hommes, en partie engendrée par l'éducation. Il mettait ainsi en avant la nécessité d'un contrat signé entre les Hommes et la Terre, élevant la nature en sujet de droit, afin de changer la relation d'Homme parasite à la Terre hôte pour amener une relation de symbiose. Selon lui, la crise actuelle serait amplifiée par l'éducation, fondée sur une totale séparation entre les sciences dures et les sciences humaines, formant alors des ignorants cultivés et des savants incultes qui ne savent pas communiquer entre eux. Et par la suite les uns font les découvertes tandis que les autres gouvernent et font marcher la société, les uns sachant sans agir et les autres agissant sans savoir. L'une des propositions de l'auteur face à cela, est d'agir à cette source qu'est l'éducation, pour y apporter l'ouverture à l'ailleurs, à ce que l'élève ne maîtrise pas, afin d'avoir toutes les cartes en main dans l'optique de s'adapter aux évolutions du monde. Le Tiers-Instruit est alors le sage ainsi éduqué qui signera le Contrat Naturel, et qui se nourrit à la fois des sciences humaines, des sciences dures, des lettres.

L'hiver dernier, lors des événements de manifestation pour la grève des ENSA, à travers la création d'une fresque collective à l'ENSAL, les étudiants dénonçaient également la prégnance des études d'architecture et leur impact sur leur vie personnelle. Les études d'architecture sont considérées comme des études de passion, et pour cela l'étudiant y consacre tout son temps, en sacrifiant les activités hors cursus scolaire, cela l'enfermant dans le « silo » de l'architecture, parmi les architectes et les futurs architectes. Les études d'architecture sont riches, passionnantes et prenantes, mais elles manquent d'ouverture à l'autre, à l'ailleurs qui pourtant

donne son sens même au projet. Avec une expérience toute autre, les Universités Foraines de Patrick Bouchain, sous forme de permanences architecturales, promeuvent l'idée de l'éducation par l'expérience. Le projet ne se fait pas seul, il est collectif, l'architecte communique avec de nombreux professionnels divers, et parmi eux devraient occuper une place importante les habitants comme professionnels de leur quartier. De l'expérience de projet par la permanence architecturale naît alors une architecture de liens. Si la figure du Tiers Instruit peut sembler idéaliste, le projet par essence se fait de manière collective, et laisser la place à l'ailleurs, à l'autre pourrait amener la capacité à réfléchir, travailler et échanger ensemble, sous forme de collectif en réseau, afin d'aborder les problématiques complexes de manière complète, sous forme de connaissance collective.

Il faut dé-siloter les études d'architecture. Pour cela, l'enseignement de l'écologie ne serait peut-être pas tant sous forme d'apport de connaissance vertical que d'ouverture à l'ailleurs, avec des étudiants et des professionnels d'autres disciplines, des associations, structures diverses locales ou autre. L'écologie est une thématique large, présente dans les questions du devenir de la ville, de la société et du monde actuel. Des interrogations communes à de nombreuses disciplines, abordées sous des angles différents. Et c'est là que l'ailleurs permet d'enrichir notre rapport à l'écologie et de produire, par l'échange, de la connaissance.

A l'ENSAL, l'ailleurs se trouve juste à côté, les formations liées de près ou de loin aux questionnements sur le devenir de la ville sont nombreuses et diverses sur la métropole lyonnaise, les habitants de Vaulx en Velin, particulièrement les jeunes, sont sensibilisés aux questions de l'urbanisme et de l'architecture avec notamment l'action du GPV, l'ENTPE, école spécialisée en aménagement territorial, qui est sur le

même campus que l'ENSAL. L'ailleurs est juste là, il suffit de s'ouvrir à lui. Voilà le sens que je trouverais à l'enseignement de l'écologie à l'ENSAL. Comment enseigner l'écologie ? Peut-être est-ce là ma contribution à un sujet sur lequel échanger ensemble de manière transversale au-delà de l'enseignement en architecture. De la même manière que l'Homme devrait dés-anthropocentrer son rapport au monde, l'architecte devrait peut-être "dés-architectocentrer" son rapport à la conception urbaine.

Romane Petit

Pour l'écologie, de l'enseignement et au sein de l'enseignement

Qui n'a jamais, aujourd'hui, entendu parler d'écologie ? Comme contexte ou cause d'une crise, climatique, bioclimatique, ou même écologique. Ce terme est volontairement utilisé pour interpeller, appeler à la conscience d'une discipline, d'une science, d'un état naturel qui alors souffre, plus que jamais, et nécessairement souffrira encore, tant qu'aucun ou plutôt chacun ne l'y aidera.

En réalité, l'écologie est née de l'interprétation, plus exactement de la compréhension, que la ressource était utilisée plus que ce qu'elle ne rendait ou véritablement que ce que nous pouvons lui rendre. Claude Lévi-Strauss, dans *La pensée sauvage*, dénonce l'évolution des mentalités humaines vers l'obsession du rendement, depuis un état sauvage des civilisations premières aux connaissances locales et aux actes communautaires. Il faut comprendre là, que la ressource, à son sens général, comme besoin, a su facilement se confondre avec désir, et plus encore, avec perte de contrôle, avec consommation. C'est dans la consommation que pleure l'écologie, que pleure la Terre consommée, et finalement, de cause à effet, aussi ses résidents consommateurs.

Les pleurs résonnent désormais, en alerte. Et, paradoxalement, bien heureusement, ces derniers se multiplient et deviennent lanceurs d'alerte, dont les représentants sont les porteurs d'alternatives à la construction ou reconstruction d'une pensée de l'écologie. Pour autant, si nous les entendons, les comprenons et bien souvent compatissons, certains semblent encore faire la sourde oreille. Le comité invisible y voit là les fervents défenseurs du capitalisme, des autorités sous le pouvoir de l'argent. Il

semblerait désormais un devoir de ne pas être l'un des leurs. Aspirons alors, nous aussi, à la transformation, non pas dans la violence de l'insurgé que le comité invisible appelle en nous, mais plus certainement dans la conviction que l'avenir ne sera viable qu'à partir du respect, de l'environnement, de la faune, de la flore, finalement de la ressource, mais aussi d'autrui.

Agissons chacun, et pour tous.

De fait, je tiens à m'adresser à ceux que je connais et ceux que je côtoie. À la discipline qui m'anime et pour laquelle je flatte les mérites de la construction d'un monde meilleur à destination de chaque habitant et visiteur de chaque projet. À l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon, nous pouvons sans doute reprocher le manque d'écologie dans son cursus d'apprentissage, et qui ne transparait, logiquement, que peu dans les projets étudiants. Peut-être s'explique-t-il par le manque parallèle de références écologiques, d'architectures écologiques ou d'architectes écologues ? Vous remarquerez d'ailleurs que ce dernier terme n'existe probablement pas.

L'enseignement : Construction durable VI - Écoconception, intervenant en fin du cycle Licence, constitue pourtant un véritable apprentissage de l'écologie en rapport à l'architecture, mais peut-être devient-il anecdotique, comme beaucoup d'autres, devant l'ogre de « l'enseignement de projet ». Les questions de la ressource et du matériau mériteraient sans doute d'être plus expérimentées, pour l'émergence d'une véritable conscience écologique, mais aussi d'une connaissance technique au sein du projet d'architecture. Comme il serait aussi nécessaire d'énoncer plus explicitement que l'ère de l'architecture moderne, certes idolâtrée, est bel et bien révolue. Oublions un instant le béton.

Probablement devons-nous plus apprendre de l'architecture vernaculaire, du paysage, comme environnement mais surtout comme écoumène, milieu habité, pour ainsi saisir les véritables enjeux du monde à venir. S'appuyant certainement davantage sur les propriétés des matériaux, qui donnent véritablement forme à l'architecture. Car, si pour l'architecte, l'architecture est le premier des arts, elle est la synthèse des arts et des techniques, et ce sont ces techniques qui font alors défaut à l'enseignement.

J'ose demander, sans plus attendre l'abolition des frontières entre enseignements transversaux et enseignement du projet, pour une véritable pédagogie et un véritable enseignement de l'architecture.

Sans doute avec une pointe d'optimisme, et un zeste d'ironie, avec foi dans l'enseignement, j'ose espérer qu'il n'est pas trop tard pour nous, et suffisamment tôt pour les générations à suivre. C'est peut-être dans son école de béton que nous apprendrons la conscience et les vertus de l'architecture en pierre de Gilles Perraudin.

Julien Rubert

Aux architectes

Le rôle de l'architecte dans la société est d'améliorer les conditions de vie humaines. Il·elle sait refuser la logique marchande pour proposer des bâtiments, que ce soient des logements ou des équipements privilégiant le bien-être individuel et global. Il·elle cherche à faire ce qu'il·elle peut de mieux, en proposant des projets et des solutions techniques avec une pertinence écologique. Il·elle est le rempart contre le consumérisme du monde (du bâtiment).

Or, encore beaucoup (trop) d'architectes mettent leur savoir-faire au service de l'argent, au service des promoteurs et au service de la consommation.

Cela peut s'expliquer en partie parce que nos années d'apprentissage ne sont pas assez imprégnées d'humanisme. Parce que l'on ne nous donne pas assez de clés pour répondre au capitalisme par des projets sociaux et écologiques. Ainsi, nous sortons de cinq ans d'études, sans arriver à (ou vouloir) dire non aux grands groupes, aux grands projets, pour construire toujours plus, toujours plus haut et pour toujours plus consommer. Pour moi, la transition écologique ne peut pas se faire sans une transition sociale et humaniste en parallèle. C'est pour cela que la vision de l'écologie doit évoluer, et ce dès les années de formation. Les cours que nous recevons à l'école d'architecture nous donnent beaucoup de savoirs techniques constructifs qui sont essentiels mais qui ne peuvent suffire à eux seuls.

L'écologie se trouve dans la résilience, dans le solidaire, dans le social et pas seulement dans les prouesses techniques d'un bâtiment passif. Et c'est ce point de formation qui devrait être beaucoup plus fort et plus important dans notre apprentissage et dans notre métier.

L'enseigner dans les écoles d'architecture serait un premier pas, mais il faudrait pouvoir le diffuser à des échelles plus larges : aux professionnels non formés, mais aussi aux politiques et au grand public. Sensibiliser le grand public sur nos champs de compétences est pour moi fondamental si nous voulons retrouver une place décisive dans la société.

En effet, l'architecture est la grande oubliée des politiques : baisses de financements pour les formations et pour la recherche, lois favorisant les constructeurs privés à la place des architectes. Et cela sans que l'opinion publique ne s'émeuve, voire qu'elle l'approuve en pensant pouvoir faire construire une maison moins chère sans payer (inutilement ?) un architecte. Qu'avons-nous fait dans les décennies précédentes pour être à ce point oubliés du monde ? Il existe une méconnaissance globale de notre métier et de nos compétences menant à une dépréciation de notre profession. Cela nous enlève un poids d'arbitrage dans les décisions publiques et une visibilité causant une méconnaissance de notre métier... Ce cercle vicieux tire notre métier vers l'oubli et il est impératif que nous le stoppions.

Nos capacités à réfléchir à toutes les échelles et à concevoir, en jonglant entre les différentes problématiques, ainsi que notre pluridisciplinarité, font de nous des acteurs-rices essentiels-les pour (re)construire le monde. Il est de notre devoir (et de notre ressort), de faire valoir nos compétences, pour répondre aux impératifs écologiques de façon humaine et sociale, et non seulement technique.

Alice Vernerey

Le 6 mai 2020

Je tiens à préciser que je ne me sens pas vraiment légitime à parler d'écologie quand moi-même je ne suis pas assez satisfaite de mes actions face aux problématiques environnementales et sociales actuelles.

L'architecte Françoise-Hélène Jourda définit un bâtiment durable comme économisant les ressources - le sol, les matériaux, l'énergie, l'eau - et préservant la qualité de l'air. Dans la construction, une pratique d'économie de moyens est à considérer, en protégeant ceux donnés aux générations futures. Ces concepts ne sont plus méconnus des architectes et des écoles, mais leurs traductions construites dans le réel sont toutefois plus complexes.

Bien souvent, j'ai l'impression qu'une construction durable est assimilée à l'image des panneaux solaires et des éoliennes. Sans critiquer leurs potentiels énergétiques qui rendent les bâtiments plus autonomes, je tiens à appuyer mon propos sur un problème d'interprétation de la réalité, dont il est à la mode qu'elle soit augmentée, mais que je trouve malheureusement réduite, par des outils indépendants du domaine architectural. Le poids de la communication dans une société consumériste comme la nôtre est un enjeu. L'apparence avale notre esprit critique, ce qui donne aux images une force considérable.

Félix Guattari écrit dans son livre *Les Trois Écologies*, que l'écologie sociale doit permettre de «reconstruire l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe» (Guattari, 1989, p.22), afin que chacun puisse avoir ses propres références, ses propres particularités, sans qu'un modèle ne préexiste. Je crois que le cursus architectural tente de nous apprendre un principe similaire : concevoir un projet dans un

environnement donné le rend unique. Cet environnement, doté de ressources spécifiques, nous permet de répondre aux problématiques écologiques de façon diverse, et le panneau solaire n'est pas la seule solution.

De quelle façon les enseignements en architecture peuvent nous permettre de retourner à l'essentiel ?

Comment pouvons-nous nous préserver des ruses de l'apparat ?

Je m'intéresse, depuis un moment, à certaines formes d'habitations respectueuses de l'environnement, souvent construites par les habitants eux-mêmes, aidés par des professionnels ou des bénévoles. Ils n'ont pas toujours besoin d'architecte, et pourtant ils forment de l'architecture. Evidemment, cette réponse a des limites, d'échelle et de temps. Cependant, cette dernière répond à mes convictions, je la trouve vraie puisque si proche de l'homme et de la femme, de leurs besoins, de leurs ressources, de leurs modes de vie.

Voici ce en quoi je crois profondément : si l'Homme (homme et femme) se respectait davantage en tant qu'être humain, l'environnement souffrirait moins.

Je suis convaincue que nous n'avons rien à envier aux films futuristes. Nous ne sommes déjà plus vraiment des Hommes. Les énergies fossiles ont décuplé nos capacités, et nous ne le remarquons même plus. Voilà le danger, selon moi. C'est pour cette raison que j'espère ne jamais m'oublier en tant qu'être humain. Je ne veux plus que l'on me donne tout et n'importe quoi, je veux apprendre à acquérir ce que je peux acquérir avec mes capacités humaines, sur un territoire singulier.

Tant que la dépendance aux énergies fossiles sera trop forte, je pense que nous ne pourrons pas comprendre nos priorités, en tant qu'être humain. Pour moi, ce problème est sous-jacent au sujet de la dégradation générale de l'environnement.

L'ingénieur essayiste spécialiste du climat et de l'énergie Jean-Marc Jancovici l'explique bien mieux, dans sa conférence « CO2 ou PIB, il faut choisir », prononcée le 29 août 2019, d'où j'ai tiré cette citation : « L'énergie nous a permis d'être superman pour de vrai, c'est bien pour ça que la drogue est si douce et qu'il est difficile de s'en passer. »

Juliette Wieruszewski

Au Ministère



A l'attention du Ministère de la Culture,

Nous faisons face à une urgence écologique qui interroge notre propre pratique de l'architecture. Elle nous amène à nous questionner sur notre responsabilité et sur notre rôle social en tant qu'architecte. Par la dimension politique de notre métier, comme par notre consommation, nos habitudes, chacun de nous a un rôle à jouer.

Aujourd'hui confinés face à cette crise sanitaire, sociale et économique, le monde semble à l'arrêt. Sorte de témoignage, cette crise met en évidence l'ampleur de notre impact sur l'environnement. Lorsque nos activités sont interrompues, la nature fait son retour au plus près de nous, parfois même en plein cœur des villes. Le chant des oiseaux remplace le bruit de la circulation.

Nous avons su adapter nos pratiques au contexte et adopter un nouveau rythme de vie. Les changements réalisés démontrent nos capacités à réduire nos émissions polluantes et à faire autrement. L'esquisse d'un monde où le superflu fait place à l'essentiel. Il faut souhaiter une prise de conscience éclairée. Nous savons aujourd'hui que nous sommes capables de nous adapter, il s'agit alors de continuer.

L'enseignement joue un rôle essentiel, c'est en partie grâce à celui-ci que le monde peut évoluer.

« Les écoles doivent aussi porter, au-delà de leurs murs, un message éthique et technique sur l'écologie du projet, afin de préparer les futurs citoyens à devenir acteurs de la transition écologique. » (Appel de Lyon du réseau ENSAECO, p2)

Les questions environnementales sont déjà abordées au sein des écoles d'architecture, c'est le cas de certains enseignements dispensés à l'ENSAL. Cependant face à

l'urgence, ils mériteraient une place bien plus importante afin que les étudiants et le corps enseignant s'approprient davantage ce sujet.

Avant cette crise sanitaire, les ENSA se mobilisaient massivement, ensemble, face au manque de moyens. L'institution et ses possibilités d'enseignements, tant dans sa qualité que dans sa pédagogie, en sont directement impactées. Les écoles se doivent pourtant d'être des lieux d'exemplarité.

Dès 2010, l'ENSAL a été précurseur de cet engagement sur l'écologie et se mobilise, en faisant partie du réseau ENSAECO. Ce réseau vise à forger une nouvelle éthique de l'enseignement, par la mise en place de pratiques pédagogiques, coopératives et créatives, avec l'accompagnement des étudiants vers une posture éco-responsable à travers l'apprentissage de la coopération et de la collaboration, l'augmentation de la durée des stages tout au long du cursus, ainsi que l'articulation de disciplines différentes, la pluridisciplinarité.

Cependant, lors de l'exercice du projet à l'école, nous n'apprenons pas assez à nous positionner face à ces questions, pourtant aujourd'hui considérées comme fondamentales. Lors de l'entrée dans la vie active, nous sommes très rapidement confrontés à la réalité du système économique. Il s'agit alors d'apprendre à nous positionner pour un parcours professionnel viable vis-à-vis de nos valeurs.

« Défi majeur du 21^e siècle, la transition écologique implique une remise en cause profonde des pratiques politiques, économiques, sociales, culturelles et professionnelles. Pour conduire cette mutation, une approche holistique est essentielle. » (Appel de Lyon du réseau ENSAECO, idem)

C'est ce que l'on retrouve dans les propos de Félix Guattari (1930-1992), psychanalyste et philosophe français, au sein de son ouvrage *Les Trois Écologies*, publié en 1989. Les pratiques écologiques ne sont pas qu'environnementales, mais plurielles. Il théorise ainsi la notion d'écosophie reposant sur « trois registres fondamentaux de l'écologie » :

- La première est l'écologie environnementale, que nous pouvons définir comme la démarche écologique ordinaire, c'est-à-dire nos pratiques environnementales, notre rapport à la nature et à notre environnement, notre rapport au monde ;
- La seconde est l'écologie sociale, c'est-à-dire les liens entre les hommes au sein des sociétés qu'ils créent et auxquelles ils participent, avec notamment pour volonté une autonomie, ou encore des rapports sociaux et familiaux réinventés ;
- La troisième est l'écologie mentale, désignant les rapports à la psyché, notamment la subjectivité humaine et la singularité.

Pour Félix Guattari, ces trois écologies devraient être pensées d'un seul tenant. Ce philosophe montre dans son ouvrage que, sans une révolution mentale et sociale, aucune révolution écologique n'est possible. Il souhaite donc associer l'écologie environnementale à une écologie sociale et mentale, permettant la reconstruction des rapports humains à tous les niveaux et mettant en avant la subjectivité et la singularité humaine. D'après Félix Guattari, seule une articulation éthico-politique, passant par les registres de l'environnement – des rapports sociaux – de la subjectivité humaine, peut permettre de faire face aux déséquilibres écologiques actuels et à venir.

Les écoles d'architecture ont un rôle indispensable pour une approche holistique.

Etudiante, ces propos m'ont amenée à me questionner sur l'enseignement de l'écologie au sein des écoles d'architecture. Si l'on suit la théorie de « l'écophilosophie », l'enseignement de l'écologie environnementale grâce aux différents cours dispensés lors de notre cursus dans les ENSA, nous sensibilise aux nouvelles pratiques. Or seul, il ne peut nous emmener à une réelle évolution globale et à une pérennité de cette conscience écologique dans nos pratiques architecturales professionnelles. Il doit alors être pensé d'un seul tenant avec l'écologie sociale et l'écologie mentale. Cela pourrait notamment passer par une familiarisation et une mise en contact avec des agences d'architecture ou d'autres professions, dont les pratiques ont été réinventées ou adaptées aux enjeux écologiques. De cette façon, découvrir et soutenir les nouvelles pratiques, se positionner sur un parcours professionnel viable vis-à-vis de nos valeurs. D'autre part, renforcer l'apprentissage par le faire, par le biais des expérimentations, ou encore des pratiques immersives. Valoriser le processus collaboratif et interdisciplinaire, mais également la recherche. Prendre part dans l'évolution des règles environnementales.

Pouvoir ainsi répondre à plusieurs enjeux :

- Lutter contre la « méconnaissance et la passivité fataliste des individus et des pouvoirs à l'égard de ces questions considérées dans leur ensemble. » (Félix Guattari)

- Se forger une éthique et favoriser la pérennité de notre conscience écologique dans notre pratique architecturale professionnelle.

Or sans moyens, la mise en place de ces dispositifs n'est pas possible.

Les écoles et les étudiants, rassemblés autour de cette

aventure humaine, sont aujourd'hui mobilisés, ensemble, face au manque de moyens, auquel font face les ENSA. Comment répondre à des enjeux pédagogiques d'avenir, sans disposer des moyens nécessaires ? Les limites des moyens humains et matériels ont déjà été atteintes. Sans dotations et mesures, les ENSA ne peuvent et ne pourront répondre aux demandes et aux besoins actuels et à venir. Nous nous trouvons face à l'urgence écologique, aux enjeux sociaux et climatiques, agissons. En tant que futurs architectes, nous pouvons contribuer au développement d'aménagements plus durables, plus humains et respectueux de l'environnement. L'architecture a un rôle majeur à jouer.

« Je forme le vœu que le monde d'après soit différent du monde d'avant. » Philippe Descola, anthropologue.

Noémie Marcellin

Monsieur le Ministre,

Aujourd'hui, dans l'état d'urgence actuel, climatique et sociétal, il est indécent de ne pas remettre en question les modes de vie en place et les domaines qui les régissent. Ce déni n'a que trop duré : depuis 1972, avec le Rapport Meadows l'alerte a été donnée et laissée sans réponse par le pouvoir. Dans cette absence de réaction, certains domaines ont tendu l'oreille, mais pas l'architecture. Pourtant l'agriculture, la sœur jumelle de l'architecture selon l'anthropologue américain James Scott, a depuis toujours entretenu de forts rapports avec les écosystèmes, bien que ceux-ci se soient faits plus rares suite à la révolution industrielle et aux apports technologiques qui ont suivi les deux guerres mondiales.

Lorsque l'économie et l'enrichissement sont devenus vos objectifs principaux, vous avez prouvé votre incompréhension de l'économie des biosphères. Pour vous les richesses naturelles étaient inépuisables et gratuites, ce n'est pourtant pas le cas, en quelques dizaines d'années la société a épuisé (ou cela ne saurait tarder) l'ensemble du surplus de fertilité que la planète a pu accumuler aux cours des dernières millénaires. Comme le dit l'anthropologue Philippe Descola, ce sont vos choix qui ont conduit le monde occidental moderne à accumuler un trop grand nombre de discontinuités entre l'homme et son environnement. Il est venu le temps de les combler. La décroissance arrive, il est temps de réagir pour trouver une descente prospère.

« L'avenir de l'après-pétrole est aujourd'hui encore de l'ordre de l'utopie. [...] Il nous appartient de faire advenir cette ère, de la faire entre dans l'ordre du réel habité. »
(Philippe Descola)

Le futur de l'architecture doit suivre cette voie et vous devez nous y aider. D'abord en adaptant les normes de construction, en comprenant l'importance des savoir-faire locaux et cela en prenant conscience des ressources territoriales. Ensuite en reconnaissant l'importance de la discipline, que vous auriez dû mieux reconnaître et protéger, pour la société. Nous architectes et urbanistes contribuons à l'habitabilité du monde. Il est primordial de nous donner les outils pour que nous puissions mettre à bien ce pour quoi nous sommes formés. Et puisqu'on parle de formation, les études d'architecture sont à bien des égards délaissées.

D'abord leur association à votre seul ministère - la Culture -, les dessert, la discipline est cantonnée dans sa dimension formelle et non de fond. En associant l'apprentissage architectural à celui d'autres disciplines comme l'agriculture ou l'écologie, les étudiants auraient la possibilité de baigner dans des connaissances plus larges afin de trouver leur posture en tant que personne et donc en tant que futur architecte. Il est évidemment nécessaire de connaître l'histoire de sa profession, mais il est tout aussi important d'apprendre à l'insérer dans un dessein plus grand, en y intégrant des valeurs nécessaires à une bonne prise de position. Les apports des disciplines connexes ne devraient en revanche jamais prendre le pas sur l'enseignement du dessin architectural. Ce dernier doit rester le sujet premier des études d'architecture, et doit comprendre les apports des autres disciplines dans ses traits et non seulement dans le discours. Nos études se doivent de former des architectes capables de dessiner un espace véhiculant des valeurs et non pas des pseudo-politiques armées de leur discours associé à un plan vidé de toute qualité spatiale. De manière simple, il serait important de généraliser dans toutes les écoles des enseignements comme l'histoire des écosystèmes en lien à

l'architecture, à la manière de celui que propose notamment Sébastien Marot à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. L'ouverture d'esprit engendrée et la connaissance de postures extérieures à l'architecture ne feront qu'enrichir la discipline.

Il me semble aujourd'hui impossible qu'un projet d'aménagement du territoire ne soit pas localisé, cela devrait devenir un facteur déterminant dans le choix des projets réalisés, au-delà des questions financières ou de spéculations foncières. Les architectes doivent, comme le propose Wes Jackson, devenir natifs de leur site. Vous devez réagir pour aider les architectes à redorer la discipline et à affirmer la place qu'elle devrait avoir dans la société.

Je vous prie de croire, Monsieur le Ministre, à l'assurance de ma haute considération.

Antoine Sintès

Aux enseignants



Aux membres de la Commission des formations et de la vie étudiante de l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon

Madame, Monsieur,

Je suis étudiant à l'ENSAL en Master 2 et j'assiste aux cours dans cette école depuis la deuxième année. Au fil de ma formation et de l'enrichissement de mes connaissances architecturales, j'ai pu devenir de plus en plus critique vis-à-vis des contenus de l'enseignement prodigué à l'ENSAL. J'ai notamment observé que parfois les cours omettent certaines approches contemporaines qui vont devenir de plus en plus essentielles pour notre avenir, surtout en ce qui concerne l'écologie.

La crise climatique actuelle met en évidence de nouvelles responsabilités pour les architectes. Bien que que les bâtiments soient responsables de plus de 50% de la consommation mondiale d'énergie, encore peu de cabinets d'architectes dans le monde ont constamment relevé les défis posés par la durabilité, en tant que véritable moteur de leur inspiration, alors que, dans les publications et les magazines, de nombreuses constructions revendiquent une conception durable.

les premières années de la formation, chaque matière est renfermée sur elle-même. Les cours et les notions abordées ne sont pas toujours reliées ensemble, sauf dans le dernier semestre, avec le projet de fin de licence. Le cloisonnement des matières d'enseignement dans des programmes d'études pourrait être la raison pour laquelle les questions environnementales ne peuvent pas être bien intégrées dans la formation. L'écologie peut faire l'objet d'un nouvel

enseignement à ajouter à la formation de l'architecte pour mettre l'accent sur cette notion, mais il faut aussi et surtout l'intégrer dans les matières qui existent déjà, afin qu'elle ne soit pas vue comme une notion abstraite et non inhérente à tous les aspects de l'architecture.

Par ailleurs, une fois les diplômés en exercice, il est peut-être plus difficile de changer leur manière de concevoir l'architecture, ou même une partie de leurs personnalités architecturales. C'est pourquoi les architectes doivent acquérir les outils pour s'orienter dès le début de la formation vers une approche écologique et durable de la discipline et de la profession.

Dans notre école, les cours sont variés et permettent d'avoir de vastes connaissances sur l'architecture et l'urbanisme. Des questions liées aux méthodes de conception sont développées avec les professeurs de projet en atelier et aussi de manière individuelle avec un regard plus particulier à chacun. Les cours d'histoire, mais aussi des références de projet nous permettent d'ouvrir notre culture architecturale et nos sources d'inspirations. D'autres nous ouvrent l'esprit sur les visions perçues des lieux par les individus, pour prendre conscience des manières de vivre l'espace et des enjeux sociaux de l'architecture. Certains cours aiguisent notre sens des volumes, de la géométrie et des proportions. D'autres nous dépeignent le monde du travail des architectes, avec les réglementations, les droits, le déroulement des appels d'offres et des chantiers, les relations avec les entreprises et les autres acteurs du monde de la construction. Certains encore nous apportent des connaissances sur la structure et des matériaux, sur la consommation énergétique avec l'isolation, le chauffage et la ventilation et les autres notions plus techniques. La plupart des cours traitent d'écologie, d'approche plus raisonnée ou d'une conception participative des projets, mais

sans le mettre au premier plan. Par exemple, le cours sur l'efficacité énergétique des bâtiments était un sujet que nous ne prenons pas au sérieux car nous n'avons pas réussi à la corréler avec la conception architecturale en général. Les cours ressemblaient plus à de l'ingénierie mécanique orientée uniquement vers les calculs et les chiffres, et non comme une application concrète à l'architecture. Selon moi, le fait de concevoir l'énergie uniquement avec des calculs et des chiffres ce qui nous éloigne de l'objectif principal qui est de produire de l'architecture de haute qualité répondant à tous les aspects de la profession.

Pourquoi n'y aura-t-il pas une vraie matière sur l'histoire de la conception écologique et les approches de l'écologie selon les époques, afin de mettre l'accent sur cette notion, de plus en plus essentielle dans la production d'architecture de nos jours ?

Les cours d'histoire et de patrimoine doivent être présentés comme des inspirations du passé, et non uniquement des modèles à suivre. Il faut mettre l'accent sur le fait que l'on ne peut plus concevoir de la même manière que nos prédécesseurs car la manière écologique doit être la nouvelle méthode obligatoire. Il faut s'inspirer de leur vision de l'architecture en elle-même mais être capable de l'adapter aux enjeux, aux matériaux et aux ressources de notre temps.

Tout au long de l'histoire de l'architecture, l'économie et le recours à l'industrie est devenu de plus en plus important. Ces approches ont aujourd'hui plus de pouvoir que la conception bioclimatique. Aujourd'hui, on a les moyens et les techniques pour construire des bâtiments durables, avec en même temps une qualité d'espace et une qualité de matériaux écologiques, sans ventilation mécanique ou climatisation, ni même de chauffage. Intégrer des notions écologiques dans un

bâtiment est une vision plus humaine de l'architecture, car se préoccuper du monde dans lequel on vit revient à réfléchir au futur des habitants. Appliquer l'écologie en architecture repose sur une analyse du contexte environnemental et social, des espèces animales et végétales et un accueil collectif des habitants du lieu. Ces observations sont ensuite appliquées au choix de la structure, des matériaux, de la thermique, des qualités des espaces. Il est s'appuyer sur l'existant, sur le passé du lieu, l'architecture vernaculaire, les matériaux présents sur le site pour créer quelque chose de plus simple et plus ancré dans le lieu. Ainsi la fabrication de la ville se fera évidemment avec des matériaux locaux et des techniques constructives économiques pour réaliser des habitats qui prennent en compte les interactions des gens avec le rythme naturel du temps.

Les architectes semblent être de plus en plus conscients de la nécessité d'adopter une approche durable de l'environnement, comme une exigence obligatoire dans les programmes d'enseignement supérieur et des cadres de qualification. De cette manière, les diplômés qui entrent dans la pratique de l'architecture possèdent les compétences nécessaires pour répondre aux défis climatiques et écologiques contemporains, qui devront prendre une place de moins en moins négligeable malgré le poids des préoccupations économiques. Mais est-ce que le marché actuel se préoccupe vraiment d'écologie ? L'énergie et la rentabilité énergétique, l'économie des ressources, les applications des énergies renouvelables alternatives aux bâtiments et aux communautés, la gestion et le recyclage de l'eau, la préservation et l'utilisation durable des sols, les matériaux de construction respectueux de l'environnement et des écosystèmes, la gestion du chantier et des déchets : toutes ces notions doivent être intégrées dans notre corpus

de références et dans notre conception en atelier.

Il faut changer la manière de penser, de concevoir, pour réfléchir durablement dès le premier coup de crayon. Les étudiants devraient développer une conscience et une perception écologiques et environnementales et réaliser que la durabilité, avec toutes ses contraintes, est une des premières étapes de la conception.

En outre, si on nous enseigne les bases de la bioclimatique, de la bonne orientation du bâtiment, des matériaux écologiques, des coefficients pour l'isolation, de la ventilation, de l'utilisation de l'énergie, on ne sait pas toujours intégrer des éléments bioclimatiques dans le processus de conception. Il faudrait prendre un exemple d'un ou plusieurs projets vraiment écologiques d'un ou plusieurs architectes et détailler leurs méthodes de conception, leurs calculs de structure ou de thermique pour nous faire comprendre comment on doit mettre en regard toutes ses notions dès le début pour créer un projet écologique. Par ailleurs, tous les professeurs de projet devraient rendre obligatoire, comme le sont les questions constructives, l'application des notions écologiques dans le bâtiment. L'écologie devrait être une composante obligatoire dans la conception d'un projet, au même titre que la structure ou l'organisation spatiale. Les cours d'histoire et de patrimoine doivent être présentés comme des inspirations du passé, et non uniquement des modèles à suivre. Il faut mettre l'accent sur le fait que l'on ne peut plus concevoir de la même manière que nos prédécesseurs car la manière écologique doit être la nouvelle méthode obligatoire. Il faut s'inspirer de leur vision de l'architecture en elle-même mais être capable de l'adapter aux enjeux, aux matériaux et aux ressources de notre temps.

J'espère que mes remarques seront entendues par votre

assemblée et que certains points de l'enseignement à l'ENSAL pourront être remis en cause.

Veillez recevoir, Madame, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués

Mickaël Ahmad

Lettre ouverte aux enseignants des Ecoles Nationales Supérieures d'Architecture

Mesdames, Messieurs les enseignants,

Je me permets de vous adresser cette lettre qui aura certainement plus d'impact à votre échelle plutôt qu'à celle du ministère de la Culture. Aujourd'hui, au sein d'un séminaire de master de l'Ecole d'Architecture de Lyon, il nous est demandé de réfléchir à comment former les architectes à l'écologie. J'imagine que nous, étudiants en master 2, sommes la cible idéale à partir de notre retour d'expérience sur la formation acquise depuis la première année de licence, pour ce genre d'exercice. Je vais alors tenter d'organiser mes expériences vécues, dans ce domaine encore si vague pour moi, afin de proposer un retour constructif.

En effet, durant les années de licence, le programme contient quelques cours permettant aux élèves d'aborder une première fois la notion d'écologie, de durabilité (par le biais, par exemple de cours sur les matériaux ou encore de workshops). À cela, s'ajoutent des cours théoriques sur le contexte écologique mondial mais rien d'assez frappant à mon sens pour me faire réagir et me faire réellement prendre conscience de la situation planétaire. L'absence d'éducation de la part du gouvernement et des médias sur ce sujet fait certainement partie de mon ignorance. Mais je pointerai du doigt en première ligne très certainement ma jeunesse et mon manque d'investissement à grande échelle.

Le souci majeur auquel les enfants, les étudiants, les citoyens français font face est ce réel manque de sensibilisation sur le sujet. On le sait, l'éducation ne passe pas seulement par les parents mais aussi par les établissements scolaires. Il est donc primordial d'accorder une importante

part du programme pédagogique à la notion d'écologie dans le but de sensibiliser la nouvelle génération, de chercher à mieux définir les termes de l'écologie, le contexte et l'impact sur la planète et la vie humaine. Comment la définir ? Est-ce une façon de vivre, de manger, de construire ? Est-ce une science qui observe la coexistence entre l'homme et son environnement ? Est-ce l'étude de l'impact des comportements humains sur notre planète ? De multiples domaines sont à explorer afin de réellement en comprendre l'enjeu.

La pédagogie par mise en pratique semble être un axe fort intéressant. L'apprentissage d'un point de vue théorique permet d'assimiler beaucoup moins d'informations qu'un apprentissage pratique, par réalisation concrète. Cela s'illustre, par exemple, par l'entretien de potager participatifs dans des établissements scolaires : il est évident qu'un simple potager ne changera pas le monde, mais il pourra changer des mentalités, transmettre aux enfants de nouvelles habitudes de vie, qu'ils transmettront eux-mêmes à leur famille et leur entourage. C'est ce genre de pratique qu'il est intéressant de mettre en avant. De la même manière il me semblerait pertinent de proposer des travaux plus pratiques que théoriques aux étudiants quant aux enjeux de l'architecture durable. Comment mettre en pratique ce que nous apprenons ? En effet l'initiative du workshop est une bonne alternative mais certainement trop courte. Il pourrait être intéressant de penser un projet à une échelle annuelle, ou même à l'échelle de toute une licence, suivi année après année par la même promotion.

Selon moi, il ne faut pas laisser les étudiants être trop gourmands, ni les habituer à concevoir des projets dans un certain luxe. Je pense que nous manquons souvent de réelles contraintes afin de concevoir des projets plus réalistes. Il

est évident qu'en laissant les étudiants libres de matériaux et de budget, ils n'apprennent pas à prendre en compte les notions fondamentales du métier. On nous laisse entendre que l'absence de contrainte favorise notre créativité et liberté architecturale, mais ne serait-il pas plus pertinent et fructueux d'habituer l'étudiant dès le début à ces obstacles et de lui demander d'apprendre à les gérer plutôt que d'arriver sur un marché de l'emploi sans réelle notion de ces dimensions et ne pas être capable d'apporter un point de vue intéressant et constructif à ses futurs employeurs ?

J'ai alors compris qu'il était important de changer nos priorités. On nous apprend en école d'architecture à construire de nouveaux édifices, mais aujourd'hui n'avons-nous pas assez de bâtiments sur terre ? Ne serait-il pas plus intéressant d'approfondir le sujet de la réhabilitation, de l'existant ?

Il pourrait aussi être intéressant d'aborder des notions comme les neurosciences en architecture. Les étudiants pourraient se sensibiliser aux comportements humains, aux personnes par le biais de la sociologie ou de la neurologie. L'idée étant de comprendre l'humain afin de mieux comprendre sa relation et ses interactions avec son environnement, et d'être capable de répondre à ses réels besoins ainsi qu'aux besoins de la planète. L'un ne va finalement pas sans l'autre.

Être « sociologiquement » sensible ne s'apprend pas dans les livres, il est également important d'inciter les étudiants à expérimenter à travers le monde, à être curieux. Pas automatiquement à l'autre bout du monde mais dans un premier temps à l'autre bout de la France. Ceci permettrait aux étudiants de voir sur site, de se rendre compte des richesses existantes dans leur environnement proche, de

constater qu'autour de nous, nous pouvons découvrir un panel de paysages très différents et très formateurs.

Suite à mes années de licence à l'ENSAL, j'ai alors vécu ma première expérience marquante, qui m'a sensibilisé au monde de l'écologie : une année d'Erasmus à l'école Politecnico di Milano. En observant les manières d'habiter des Italiens pour mieux adapter, je me rends compte que les Milanais sont respectueux et soucieux de leur environnement : premier exemple anodin mais marquant, les écoles sont équipées afin d'enseigner les gestes basiques de l'écologie et ce système est respecté et apprécié des étudiants.

De plus, lors de ce séjour Erasmus j'ai également pu suivre des cours sur l'écologie avec l'intervention de Richard Ingersoll Joseph. Son cours se développait selon 3 axes :

1. L'apprentissage des connaissances et terminologies de la durabilité, des questions historiques et des travaux clés d'architecture et d'urbanisme ;

2. Une étude de cas, faite par groupes de 3 étudiants, consacrée à un quartier spécifique, comme Vauban à Fribourg ou Ginko à Bordeaux connus pour leurs bonnes pratiques. Cette étude de cas devant se concentrer en profondeur sur l'une des cinq notions suivantes : énergie (usage et production) ; mobilité (infrastructures) ; travail et équité (gentrification) ; déchets (une ressource ou un problème ?) ; alimentation, utilisation des terres (comment et quoi) ;

3. Un exercice de conception sur la transformation des quartiers existants en environnements plus durables dans la région métropolitaine de Milan.

Un cours finalement simple, mais extrêmement efficace, qui m'a permis de prendre conscience de l'importance

de l'écologie à l'échelle de la ville dans laquelle j'évolue, à l'échelle planétaire mais surtout à l'échelle de notre futur travail. Le premier cours qui a suscité mon intérêt et mon inquiétude en 4 ans d'études en école d'architecture ... et qui n'est pas proposé dans le cursus scolaire de l'ENSAL.

Je pense qu'à ce stade -avancé- de l'urgence climatique, il est important de ne pas perdre de temps. Transmettre les notions basiques, proposer des solutions, réfléchir ensemble, me semblent être des axes de recherche primordiaux pour avancer. Comme le souligne Félix Guattari à juste titre dans son livre « Les trois écologies » la clé du succès est de travailler et réfléchir en groupe, dans une dynamique de constante évolution et donc potentiellement de multiples modifications. Il ne faut pas être fainéant, ni désespéré ou encore défaitiste. Il est important de rester dans une dynamique de recherche, de mouvement. En connaissance de cause, il s'agit là d'être extrêmement stratégique dans l'apprentissage et la transmissions des connaissances afin d'aller droit au but, de susciter l'intérêt et de favoriser la recherche autour de ce domaine pour présenter des solutions pertinentes et rapides. En conclusion, il s'agit d'observer, d'analyser et de s'adapter à son environnement.

Heloïse de la Taille

À vous, enseignant·e·s de l'ENSAL,

Je n'ai jamais autant entendu le terme « anthropocène » que ces dix derniers mois. Appris il y a peut-être quelques années, oublié, jamais utilisé, le mot « anthropocène » est, depuis le début de ma dernière année d'études, revenu en force, comme s'il avait toujours fait partie du vocabulaire courant du et de la futur·e architecte.

Le « contexte anthropocène » qu'on nous cite sans nous le décrire doit donc être pris en compte pour nos futurs projets. Encore faut-il savoir ce qu'il signifie réellement ; pour celles et ceux qui se posent la question, l'anthropocène est l'ère géologique où l'humain a commencé à avoir un impact sur l'écosystème terrestre. Phénomène récent à cette échelle donc, à peine deux ou trois centaines d'années.

Je comprends alors mieux pourquoi ce mot est réapparu de façon aussi soudaine depuis quelques mois : il témoigne finalement d'une prise de conscience collective, qui fait son chemin depuis déjà plusieurs dizaines d'années, mais qui apparaît maintenant, alors que la machine s'accélère. Avec l'anthropocène, se montre enfin la culpabilité humaine envers les dérèglements de nos écosystèmes.

La connaissance de ce sombre concept n'est pas donnée à tout le monde, et mon sondage (possiblement arbitraire, on excusera mes moyens limités) basé sur les personnes présentes en confinement avec moi, au nombre de 4, me fait estimer un pourcentage de 20% de la population qui pourrait en donner une définition à peu près correcte (5 personnes dans la maison, dont moi, le calcul est rapide). La démocratisation de l'anthropocène est encore loin.

Celle de la conscience écologique, cependant, est plutôt bien entamée : si chacun de mes sondés avait été architecte

et avait dû faire un choix, il aurait privilégié l'aspect écologique d'un bâtiment à sa force conceptuelle (le fameux jeu savant des volumes sous la lumière). Dommage pour la planète, la future architecte c'est moi. Et alors que moi je connais la définition d'un terme aussi actuel qu'obscur pour le grand public, il n'est pas question que des scrupules environnementaux viennent interférer dans mes délires conceptuels.

Ce décalage entre les réponses de mon entourage et les miennes est finalement le résultat d'un processus en 5 ans, qui m'a permis de regarder une œuvre architecturale avec un œil critique, de ressentir (parfois) l'atmosphère d'un lieu, et de mettre des mots dessus, mais au prix d'une prétention nouvelle, développée tout au long de mes études. Première année d'école et je me complais à exprimer à qui le veut (ou ne le veut pas) que l'architecture est « le Premier Art ». Cinquième année et je parle de résilience comme si chacun en connaissait la définition (j'ai d'ailleurs entendu que je n'étais pas la seule).

Et donc, parmi cette effervescence artistique, avec mon bagage référentiel encore trop moderne (il serait peut-être temps de passer à autre chose) ou mon intérêt pour la radicalité florentine (je ne comprends toujours pas pourquoi j'aime autant le Monumento Continuo) comment pourrais-je m'intéresser à quelque chose d'aussi commun que l'écologie ? On m'a ainsi martelé pendant 5 ans que les problèmes structurels, écologiques, économiques, allaient être beaucoup trop présents dans mes années de vie active, et que je devais en profiter actuellement pour développer « mon individualité », dans la mesure du raisonnable : on accepte les m³ de béton s'ils sont justifiés par mes convictions, et des collages aux couleurs pastel.

Je suis médisante, nous avons pourtant eu ce cours en troisième année, « thermique, dynamique, écoconception » qui nous invitait à construire une « loge de gardien » en prenant en compte les potentiels et difficultés d'un site, avec l'ambition d'une construction passive. Dommage cependant que cette question apparaisse à plus de la moitié de mon cursus, qu'elle fasse partie d'un enseignement transversal, et qu'elle ait disparu ensuite.

Je dois donc maintenant, pendant ces longs repas de confinement, justifier à ma famille que l'écologie en architecture, ce n'est pas mettre des arbres sur les balcons des nouveaux gratte-ciels, ni des panneaux solaires sur le toit d'une maison pavillonnaire (ce que j'ai bien compris) mais que finalement, à part choisir des matériaux locaux et développer la filière du réemploi, je n'ai pas beaucoup plus à leur proposer car mes connaissances sur le sujet sont encore assez restreintes.

Je ne suis pas vraiment en train de critiquer le fait que l'on enseigne trop peu l'écologie en architecture ; elle reste présente, en filaire. Je veux pointer du doigt le problème d'un enseignement qui ne dirige pas notre intérêt vers cette question de l'écologie. À l'inverse même, il nous en détourne, au profit du « concept ». J'ai beau, dans ma vie personnelle, manger végétarien, privilégier des produits locaux et de saison, les acheter en vrac, ou même essayer le dentifrice en poudre ; quand il s'agit d'architecture, je me désolidarise de toutes mes convictions écologiques, car se cachent derrière mon projet, un concept architectural, mais aussi un récit, un monument, un parcours ... Et la notion d'écologie est alors elle-même détournée, elle sert le projet comme un nouveau concept, plutôt qu'un enjeu concret, à résoudre obligatoirement.

Il ne s'agit pas ici de demander plus de cours sur les façons écologiques de concevoir un bâtiment, mais plutôt de revoir nos références fondamentales, mettre en valeur des visions et des architectes plus actuel·le·s, qui possèdent elles et eux-mêmes une véritable réflexion sur les enjeux contemporains. Il s'agit aussi d'une certaine manière, de descendre du piédestal sur lequel je me suis posée pendant 5 ans (et sur lequel vous avez contribué à me mettre) parce que je me retrouve maintenant face à des réalités que j'avais jusqu'ici trop facilement pu éviter.

À travers l'ensemble des événements, conférences, projets, gravitant autour de « l'anthropocène » actuellement, le domaine ronflant de l'architecture traite du sujet de l'écologie d'une manière encore trop inaccessible. C'est ce décalage entre notre spécialité, mais aussi tout domaine accessible par les études supérieures, qu'il est nécessaire de réduire. Pour cela, l'hyper-théorisation devient un frein ; comment peut-on espérer toucher un large public quand on organise « les journées de l'anthropocène » en sachant que certainement plus de la moitié de la population ne connaît pas l'existence de ce mot ?

Alors ne conceptualisons pas encore le domaine de l'écologie, acceptons qu'il soit commun, peut-être même populaire après tout, considérons que nous, architectes et futur·e·s architectes, sommes capables de nous pencher dessus aussi, en retrouvant un semblant d'humilité.

Mégane Rabu

Aux aspirants architectes



« Et si on prenait le temps ... »

Si je devais donner un conseil aux étudiants qui suivront nos pas dans les couloirs des écoles nationales supérieures d'architectures de France : c'est de prendre le temps. Prendre le temps de chercher. Prendre le temps de se positionner. Prendre le temps de reculer. Prendre le temps de regarder ailleurs. Le temps dévolu à l'existence même de l'individu est très faible, il est temps de se le réapproprier.

On manque toujours de temps dans nos sociétés. Il faut continuellement être efficace, productif, rentable. Alors que nous connaissons l'une des plus importantes crises sanitaires mondialisées, que le confinement est imposé, on redécouvre la valeur du temps. On prend le temps de clarifier ses idées, de hiérarchiser ce qui est essentiel, d'occuper son temps avec ce qui compte vraiment. Le système capitaliste, s'il a depuis longtemps montré ses dérives et son incapacité à être pérenne, a érigé l'argent comme souverain. Je me pose la question : si c'était le temps qu'on avait mis au centre de nos sociétés ?

Aujourd'hui, nous ralentissons. En freinant nos activités, en modérant nos rythmes effrénés, notre environnement peut de nouveau respirer. La décompression a généré de nombreuses transformations. On peut observer les processus de régénération de la nature, à quel point notre environnement a besoin de ce relâchement. Les eaux n'ont jamais été aussi claires. Nos ciels n'ont jamais été aussi respirables. Nos villes semblent apaisées. On savoure chaque seconde passée dehors. Chaque rayon de soleil prend un autre sens. On redécouvre notre façon d'habiter et l'on découvre avec les horreurs ce que l'on a pu ériger : des appartements sans lumière naturelle deviennent le fléau de ce

confinement, le manque d'accès privé extérieur nous étouffe, l'insuffisance de place nous limite dans nos possibles. On aurait pu mieux penser les espaces, mieux penser les villes, mais l'on ressent désormais, enfermés chez nous, ce que nous coûte de produire sans prendre le temps. Je me demande alors si, dorénavant, le geste le plus écologique ne serait-il pas de ralentir, diminuer la cadence pour réduire les impacts néfastes de nos décisions hâtives. Le temps a nettement été sous-évalué, il semble désormais nécessaire de requestionner la rentabilité de ce dernier.

En architecture, comme en politique, prendre le temps, en profiter, mènerait à un mouvement plus qualitatif de nos sociétés. J'encourage ainsi les étudiants à profiter du temps qui leur est donné dans leur cursus. Réaliser un semestre ou une année en Erasmus ouvre sur de nouvelles perspectives, nous sort de nos pensées conditionnées pour nous offrir d'autres façons d'habiter. Saisir l'opportunité des césures pour façonner son identité architecturale, savoir où l'on veut aller, où l'on se sent épanoui. Ne pas hésiter à se nourrir des autres disciplines, prendre le temps d'étudier, de lire, de découvrir. Ce n'est jamais du temps perdu, ce sont des instants où l'on se permet de clarifier ses pensées, d'ordonner ses idées, de hiérarchiser ses désirs. Ce sont des moments capitaux qui nous aident à nous orienter, des périodes constructives où toutes les expériences sont permises. Il est capital de s'en saisir.

Pédagogiquement, il est indispensable de mettre l'accent sur le processus et non sur la finalité. Pousser les étudiants à se rendre compte de l'impact de leurs projets me semble nécessaire pour améliorer notre conception. Cela passe par le temps qu'il leur est donné à expérimenter. Expérimenter ce que cela signifie une chambre de 8-9m². Expérimenter ce que c'est de vivre sans lumière naturelle. Expérimenter

non pas uniquement les architectures remarquables mais également les architectures quotidiennes, communes, parfois sans qualités. Il me semble que le temps donné n'est jamais perdu. C'est pourquoi il faut donner du temps à d'autres disciplines notamment à l'économie du projet qui impacte magistralement les décisions architecturales et que nous ne maîtrisons pas du tout. Prendre le temps de se nourrir en se réappropriant des disciplines connexes comme l'économie et qui, pourtant, influencent considérablement la production architecturale. C'est également l'occasion de relativiser une question financière qui rythme notre profession mais aussi nos vies. Le « coût » est relatif. Il s'agit d'abord d'identifier où l'on veut mettre les priorités. En cela, il faut laisser du temps à l'expérience, aux processus par prototypage, aux essais, aux échecs aussi. C'est de cette manière que nous pourrions nous rapprocher d'une conception soutenable dans le temps. Pour laisser aux étudiants la possibilité de construire une pensée plus écologique, il est nécessaire également de les alléger, de leur donner du temps pour confronter leurs connaissances théoriques à la réalité du monde qui les entoure. Leur donner du temps pour observer, leur donner du temps pour expérimenter, leur donner du temps pour se positionner.

Il semble ainsi nécessaire de questionner notre rapport au temps. Si l'on compare notre approche séquencée du temps à celle plus cyclique des Amérindiens, par exemple, on remarque que notre façon d'appréhender le temps ne suit plus la nature et ses bouleversements (depuis quelques années on observe la réduction de nos hivers par exemple tout en conservant la même temporalité de cette période dans nos calendriers). On ressent aussi différentes pressions vis-à-vis du temps qui ébranlent nos rythmes biologiques mais également nos impulsions créatrices. Peut-être est-il temps d'observer ailleurs et d'apprendre des cultures qui ne suivent

pas notre approche séquentielle et effrénée du temps. Peut-être est-il temps de se le réapproprier pour valoriser l'art de nos actions, leur redonner leur sens premier et favoriser leur efficacité.

Amandine Colin

Aux lycéens de terminale qui vont entrer en école d'architecture

Villeurbanne, 50e jour de confinement.

Une école de l'enseignement supérieur décide enfin, en 2020, de faire de l'écologie non pas un sujet, une matière à enseigner, mais la colonne vertébrale de tout son apprentissage, la cellule élémentaire intrinsèquement impliquée dans toute action et dans tout projet.

Vous vous demandez peut-être pourquoi les personnes formées à l'architecture sont un maillon indispensable dans la chaîne de l'expertise écologique, et en quoi ce rôle pourrait être important. Vous savez sûrement déjà que la prise en compte de l'écologie n'est effective que si elle est faite à l'échelle globale : aucun expert, aucun chef de projet ne pourra plus travailler seul en suivant son objectif personnel. Le fondement même de l'écologie est la prise de conscience que, pour un élément donné, il existe une multitude d'enjeux, et d'influences qui s'imbriquent de manière complexe.

En tant qu'étudiants en architecture, vous allez étudier la ville, la construction de bâtiments, la sociologie urbaine et la psychologie de l'habitat. Vous allez découvrir les matières bio-sourcées et comment elles sont fabriquées. Vous allez apprendre le fonctionnement du marché financier lié à l'immobilier et les règles d'urbanisme qui modèleront ensuite votre manière de travailler si vous devenez architectes. La diversité de vos connaissances, de vos outils de travail, votre capacité à vous adresser à un vaste panel de personnes et à vous intéresser à des sujets très différents feront de vous des professionnels extrêmement polyvalents.

Or, si le fondement de l'écologie est la prise en compte d'une multitude d'enjeux et d'une multitude d'expertises parfois contradictoires, et si cette multitude implique une coordination entre les institutions, une discussion horizontale entre les différentes couches sociales et une compréhension globale des environnements humains, alors vous serez, dans quelques années, les mieux taillés pour mettre en marche une société écologique et pour la pérenniser.

Désolée, chers lycéens de terminale, cette lettre commence à être bien longue mais on n'en a pas encore fini, nous avons vu le pourquoi, j'aimerais pouvoir vous dire le comment. Le comment n'existe pas encore. Nous nous forçons chacun au cours de notre vie, et je pense particulièrement au cours de nos études, une conviction politique et philosophique. Faire des maquettes en matériaux recyclés c'est bien, choisir de la laine de mouton comme isolant plutôt que de la mousse de polyuréthane, c'est super. Mais je pense qu'il faut aller plus loin dans notre réflexion sur le lien qu'entretient un étudiant à son environnement physique, intellectuel et philosophique.

On parle depuis quelques années de l'accélération des modes de vie liés à la modernité, des pathologies écologiques, sociales et technologiques qu'elle entraîne et de la façon de la freiner, ou de la stopper. Un rapport plus équilibré - plus écologique - entre l'homme et son écosystème implique la réduction de la consommation de ses ressources. Mon expérience des études en architecture m'amène à penser que votre ressources épuisable la plus précieuse n'est pas physique mais immatérielle : c'est le temps. Une fois lancés à plein régime dans vos études, vous n'aurez plus assez de temps pour tout faire. Vous allez peut être harceler un enseignant pour avoir une semaine supplémentaire pour un dossier et vous allez devoir choisir entre les arbres de votre maquette

et votre sommeil au moins une fois dans votre cursus. Lutte contre cette habitude ! Révoltez vous contre la surcharge de travail inutile, vous n'en serez que plus satisfaits de vous-même ! Prendre le temps de réfléchir calmement à un problème, tout comme prendre le temps de faire sa maquette à partir de matériaux recyclés ou prendre le temps de monter un concours pour fabriquer des ventilateurs à énergie solaire, est essentiel si vous voulez résoudre des problèmes dans leur globalité et non simplement en recouvrir les saillies visibles. Le confinement nous l'aura appris : prendre plus de temps pour faire quelque chose donne à cet objet plus d'importance, plus de poids et nous permet de le connaître plus intimement.

La seconde ressource dont vous pourriez avoir besoin est la reconnaissance de la société. Les grèves qui allaient bon train dans les écoles d'architecture avant que ne commence le confinement nous laissent penser qu'il va falloir faire sans. Vos études et votre futur métier ne seront pas mieux considérés dans cinq ans qu'ils ne le sont aujourd'hui. Tant mieux, profitez du manque de budget pour expérimenter physiquement des architectures à des échelles plus faciles d'accès : des cabanes à outils, des tentes, des circuits de caisses à savons, des bancs publics. Vous y ferez vos armes pour comprendre des espaces et des environnements plus complexes par la suite. Entre un circuit de campagne pour courses de caisses à savons et un musée national, il n'y a que l'échelle et le budget qui changent, si vous avez compris tout ce qu'implique de faire l'un, vous saurez faire l'autre.

Je suis persuadée que ces changements viendront de vous, et non de vos enseignants ou de votre personnel administratif, aussi qualifié et impliqué soit-il. Plusieurs architectes disent qu'une œuvre ne fait sens que si elle porte en son sein un message politique et social. Toutes nos actions, qu'elles

soient pour des cours, pour des projets personnels ou des projets professionnels, doivent porter en leur sein le message politique et social de l'écologie, c'est alors que la globalisation de l'écologie pourra se faire.

Caroline Depeyre

A nos yeux de demain

Apprendre l'architecture, en tant que discipline, comme nous le faisons à l'école, semble principalement se résumer au développement d'un regard.

Après cinq années passées à réfléchir à l'architecture, notre regard curieux se porte sans trop d'effort vers cet immeuble de bureaux en construction, vers ces villas tape-à-l'oeil au bord de la corniche, vers cet époustouflant viaduc qui vient enjambrer la vallée par la force technique des hommes. Finalement, notre regard a faim. Faim d'architecture, mais pas seulement. Notre regard s'est plus généralement ouvert à tout ce qui nous entoure. On voit partout, des liens à l'architecture.

Ces études nous ont également fait prendre conscience de notre place dans la société. Individuellement nous sommes tous (architectes ou non), une partie de ce Tout qu'est la société humaine.

L'individu architecte a la capacité d'agir dans cet ensemble, de venir l'influencer. Concevoir une architecture, c'est posséder les outils pour modifier des habitudes de vie, améliorer les espaces où elles viennent prendre place.

Concevoir et Construire se résument donc à créer quelque chose d'artificiel dans un ensemble qui l'est aussi. Nos villes, nos campagnes, tous ces territoires que l'homme vient modifier, sont le socle de l'expression matérielle de la culture. Pourtant, ce socle artificiel est lui-même disposé sur une base universelle, la terre. Notre planète est la toute première fondation. On vient bien terrasser le sol naturel pour y installer notre architecture. Un bâtiment est donc la partie artificielle d'un Tout, notre planète, l'habitat premier de

l'homme, qui est la nature.

On ne peut plus oublier cette évidence lors de la conception de nos bâtiments. On enfonce ici des portes ouvertes, mais il est si facile de s'en détacher au cours d'un projet (par les désirs disproportionnés de certains clients, le mépris de certaines institutions, l'aveuglement financier de certains décideurs et le poids de leurs intérêts personnels...) qu'il me semble nécessaire de le rappeler.

Nous devons donc s'interroger avec toute notre énergie sur cette relation entre une oeuvre artificielle et un environnement naturel. Comment Insérerons-nous cette petite partie artificielle, en dégradant le moins possible son environnement naturel ?

C'est bien la mise en forme physique de nos architectures, qui vient marquer le site naturel. Pour cela on matérialise nos projets, on utilise des matériaux. La dalle en béton armée, l'ossature bois, la brique de terre, imagent également ce lien ambigu entre nature et artifice. Ils proviennent pour la plupart, de ressources naturelles (sable, gravier, argile, bois, ...), modifiées par l'homme pour obtenir le produit souhaité. C'est grâce à ces matériaux que l'on vient former les éléments de nos projets, ces parties qui, une fois assemblées, nous donnent l'unité de l'édifice architectural.

Je pense en effet que l'idée de « partie » et de « Tout » doit être une préoccupation centrale pour nous, acteurs de ce XXI^e siècle, soucieux de la préservation de notre environnement naturel. Cette idée n'est pas du tout nouvelle, bien au contraire, elle est originelle. Elle peut être pensée à tout moment, en tout lieu, et elle nous pousse à constamment « déraciner » notre vision, en faisant osciller notre pensée entre les différentes échelles qui constituent notre monde.

Dans *L'eau et les rêves, essai sur l'imagination de la matière*, Gaston Bachelard évoquait en 1942 « l'âme forgeronne » poussant le fer à se courber en « fleurs de fer » :

« Pour amollir le fer, il faut sans doute un géant ; mais le géant fera place à des nains quand il faudra distribuer dans les fleurs du fer la minutie des inflexions. Le gnome sort alors vraiment du métal.(...) Les êtres qu'on découvre sous une motte de terre, dans l'angle d'un cristal, sont incrustés dans la matière. On les réveille si on les rêve, non pas devant l'objet, mais devant la substance. Le 'petit' joue un rôle de substance devant le 'grand'; le 'petit' est la structure intime du 'grand'; le 'petit', même s'il paraît simplement formel en s'enfermant dans le grand, en s'incrutant, se matérialise » (p.130)

A l'image du rêve de Bachelard, le récit architectural pourrait permettre de se faire simple observateur. Notre rôle serait de poser un « objet neutre » sur un site et laisser l'environnement présent agir sur lui, le modeler. L'objet formé viendrait lui aussi s'inscrire dans cet échange avec le contexte, l'influencer. On assisterait à une discussion constante, inévitable, entre la partie et le Tout, notre rôle se limitant alors à l'observation, au témoignage.

Ce scénario nous permet d'idéaliser une posture que nous devons garder en tête:

Prendre quelque chose à notre environnement, pour le lui rendre, dans un souci d'équilibre, au sein d'un « système » vivant.

Ces dernières années ont vu apparaître une tendance « biomimétique » en architecture, qui défend une posture écologique par l'imitation de ce qui existe dans la nature. Cette « mode » part d'une évidence: la nature a développé

des stratégies fondamentalement durables puisqu'elles ont été perfectionnées durant des milliards d'années. Comment prétendre en inventer de meilleures ?

Malheureusement, cette pensée donne souvent naissance à des bâtiments extrêmement formels, perdant toute leur « rêverie matérielle », comme le dirait G. Bachelard.

Cette approche encourage pourtant quelque chose d'essentiel, l'observation.

Il faut tout d'abord observer pour reproduire.

Le biomimétisme, tout comme l'éducation du regard de l'architecte, pourraient être enrichis, approfondis par une pensée sans arrêt oscillante entre la partie et le Tout. On en discute déjà dans nos écoles d'architecture, mais nous pourrions à mon avis y plonger plus sensiblement, plus personnellement.

L'acte méditatif pourrait nous aider à adopter une position plus modeste et à être plus objectif dans la vision que nous avons de notre projet. Nous pourrions donner encore plus de force à l'usage sensible de nos yeux et de tous nos sens, scruter les moindres détails de la matière, soulever la motte de terre et y découvrir les êtres qui l'habitent, ou lever les yeux vers les étoiles, pour nous souvenir de la relativité de notre monde et peser raisonnablement le rôle de nos bâtiments, de leur impact sur notre sol commun, dans l'ensemble qu'ils viennent modifier. Ces déracinements successifs nous permettraient de voir apparaître des similitudes, faire du lien tout en distinguant les parties structurantes à chaque échelle, apercevoir clairement l'unité du Tout et la nécessité du respect de chaque partie, sans distinction de taille, car elles sont toutes essentielles à l'équilibre du système vivant.

Nous pourrions rappeler, et se rappeler plus tard, que lors de ce printemps épidémique, notre chaîne agroalimentaire est assurée, à la base, par les agriculteurs et petits producteurs. Les caissier(e)s des supermarchés assurent eux/elles, l'issue de cette même chaîne.

Nos yeux constatent en ce mois d'avril 2020, que les plus grosses machines de notre système capitaliste sont à l'agonie à cause d'un virus qu'on ne peut même pas apercevoir à l'oeil nu.

La petite bête ne mangera pas la grosse, mais dans le doute et tant que tu le peux, ouvre donc tes yeux de demain.

Rémi Gallo

A toi qui voudrais aussi devenir architecte,

La première année est celle de la découverte, j'entre dans le monde que représente l'école d'architecture. J'apprends d'abord à dessiner à main levée, des paysages, les arbres, j'essaie aussi de représenter le relief d'une colline, dans les bonnes proportions, pour qu'elle ne ressemble pas à une autre. Je passe aussi du temps dans les places, les rues, je dessine là des interactions entre les personnes, des postures, des ambiances. Ensuite, nous nous réunissons à l'école pour échanger sur ce qui est marquant dans les dessins, des détails qui resteront là, dans un coin de ma mémoire. En parallèle, j'ai aussi des cours d'histoire des civilisations, ils aident à comprendre comment les organisations sociales, les systèmes économiques, religieux, politiques sont à la base des constructions humaines, de l'architecture. J'apprends aussi qu'il y a des rapports entre l'urbanisme et l'agriculture, deux disciplines qui ont appliqué des principes d'organisation de territoires de façon interdépendante au cours des siècles. Mais ce rapport est remplacé aujourd'hui par une opposition : celle de l'urbain au rural.

La seconde année, après avoir exercé ma main et ma mémoire, je me confronte au réel, j'étudie une ville et y prends part en essayant de participer à sa vie politique. Chose difficile, car le dessin et l'histoire fournissent des arguments bien dérisoires face à la prise de décisions concrètes. Comment répondre à la demande croissante de logements dans cette petite ville, de la part de personnes attirées par son cadre ? Je vois bien que beaucoup de personnes, d'habitants ou de conseillers municipaux ont déjà des réponses à cette question, mais ces avis ne me conviennent pas. Ce que j'ai appris me permet de comprendre pourquoi il en est ainsi, mais pas comment il est possible de résoudre ce problème. Pour cela, il faut imaginer des possibilités concrètes, c'est-

à-dire faire un projet. Alors je passe du temps à ma table pour dessiner un projet, qui restera bien entendu dans les tiroirs, mais qui aura prouvé toute la difficulté et toute les contradictions qu'il fait émerger.

A la suite de ce "drame" infligé par par l'incapacité du projet à répondre à toutes mes attentes, j'ai compris qu'il pouvait cependant en satisfaire une, primordiale. Faire un projet d'architecture signifie répondre aux attentes d'un lieu, d'un milieu, ou d'un territoire, où un l'élément construit échange avec ce qui l'entoure. Mais ce qui devrait en plus être primordial, réside dans l'économie des moyens matériels, techniques (et non humains) pour satisfaire les attentes initiales. Je passe donc la troisième année à explorer les techniques de la construction, leurs histoires, et je définis celles qui fonctionnent selon des principes d'économie de matière, c'est-à-dire qui permettent d'atteindre un but avec le moins de moyens possibles.

La quatrième année, je la dédie à la construction de modèles à l'échelle 1, avec divers matériaux, au sein d'un groupe d'étudiants. Les plans, n'étant pas établis à l'avance, évoluent au cours du chantier. Il y a des étudiants en architecture, en ingénierie, des apprentis charpentiers. Les avis divergent mais la construction avance. Je me rends compte que construire est un acte qui dépasse sa réalité physique. Il se passe quelque chose d'éphémère au moment de la construction, une énergie commune aux personnes qui construisent et qui partagent le même but.

Ces quatre situations sont fictives, elles décrivent ce qu'une école idéale permettrait de faire si l'écologie constituait un pilier central. Cela pour tenter d'expliquer que dans les écoles d'architecture, l'écologie devrait être enseignée peut-être de manière différente. Au lieu d'être un enseignement à part

entière mais dissocié des autres, l'écologie pourrait être un élément sous-jacent, une raison pour laquelle des étudiants et des enseignants échangent leurs connaissances pour construire leurs vision de l'écologie. Faire du projet, acquérir et produire des notions théoriques et fabriquer des éléments concrets devraient être répartis de manière plus égale dans la formation. Pour que le temps d'étude dont on dispose ne soit peut être plus une successions de projets, mais une suite de situations, favorisant à chaque fois l'adoption d'un point de vue différent. En effet, être au contact du monde politique, de l'histoire, de la matière, du projet, représente un ensemble riche nécessaire pour comprendre et construire une pensée vis-à-vis de l'écologie. Cette pensée n'est pas seulement théorique, car nous, étudiants l'étudiant sommes capables de la mettre en application.

A la fin de cette cinquième année et de mon cycle d'étude, je réfléchis justement sur l'attitude que je devrais adopter plus tard, hors de l'école, en portant ce que j'en ai retiré. L'une des compétences d'un architecte est de savoir établir un diagnostic, comme un médecin. L'architecte l'applique non pas à un corps, mais à un territoire, c'est un regard à un instant T qu'il va cristalliser pour déterminer ce qu'il souhaite transformer. Il doit ensuite l'expliquer à d'autres personnes, un commanditaire, un politique, un usager, quel est ce diagnostic et comment il est possible de résoudre les attentes du territoire.

Voici donc quelques idées que je voulais te partager, elles ne sont heureusement pas arrêtées et ne demandent qu'à s'enrichir par l'expérience. C'est en tout cas le fait de pouvoir construire des idées qui m'a attiré vers cette profession.

Louis Harel

Aux aspirants architectes

Nous vivons aujourd'hui dans un monde à deux temps, de manière tout à fait inédite et inattendue. D'une part, un monde soudainement mis en suspens : le temps s'est arrêté, les jours se ressemblent, les repères se sont perdus. De l'autre, une frénétique urgence de survivre qui oblige l'Etat à réaffirmer son rôle et à faire preuve d'une capacité à légiférer, à décider de manière extrêmement rapide, autant qu'elle mobilise sans relâche les acteurs nécessaires pour panser la crise et nous permettre, malgré tout, de continuer à vivre.

De cette double temporalité émergent deux idées.

D'abord, l'idée, désormais indéniable, selon laquelle il est possible de mettre en pause la marche incessante de notre système. Evidemment, cette mise à l'arrêt n'est pas sans conséquence, et ce, du global au local, mais elle est toutefois la preuve que l'on peut transformer ce système lorsqu'il s'agit de satisfaire une cause éminemment supérieure à lui : ici, faire subsister la vie. Par cette mise en suspens, on peut désormais distinguer ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas, ou pour reprendre les mots de Bruno Latour, « éprouver [...] ce qui est désirable et ce qui a cessé de l'être ». Cette distinction est laborieuse à entreprendre, en témoigne le flou qui a régné autour de la décision de faire fonctionner ou non certaines entreprises, ou des règles à respecter individuellement. Néanmoins, à toutes les échelles, elle nous mène vers un retour au nécessaire. Confinés dans de petits espaces, nous observons chez chacun le besoin de trouver du plaisir et de voir le beau au moyen d'une exaltation du banal, d'une poésie des choses ordinaires dans les scènes du quotidien. Ne nous leurrions pas, la situation est loin d'être facile, belle et poétique pour tout le monde, mais

elle nous oblige à trouver un peu d'air dans ces choses simples et ordinaires. A l'échelle globale, en s'interrogeant sur ce qui doit poursuivre ou non le court normal de son fonctionnement, on peut distinguer encore davantage ce qui relève de l'essentiel ou du contingent, et les *bullshit jobs* s'étaient même déjà trouvé un nom.

Aussi émerge l'idée selon laquelle une situation de crise, aussi brutale et soudaine que celle que nous traversons, nous oblige à quitter l'individualisme qui caractérise jusqu'ici ce qu'attendent de nous les classes dirigeantes au regard de l'écologie - non moins crise, mais hélas pour elle moins empiriquement évidente. En effet, si un mouvement générationnel s'est constitué autour de l'écologie, les murs politiques auxquels nous faisons face ont fait de l'écologie une somme de petits gestes, devenus gages de crédibilité, d'appartenance à un groupe social, notamment sur les réseaux sociaux, où il est cependant toujours nécessaire de justifier nos travers, l'imperfection de nos actions, en prônant le « je fais du mieux que je peux ». Notre capacité d'autodiscipline dans la situation actuelle traduit notre prise de conscience de l'importance du bien commun et de sa préséance sur l'individualisme pour répondre à une crise généralisée. En effet, bien que le confinement soit imposé, son bon fonctionnement repose précisément sur notre capacité à nous autodiscipliner, ce que nous demande littéralement le gouvernement. L'urgence de survivre aujourd'hui et de vivre à nouveau demain nous a en quelque sorte tous réunis sous une même bannière. La situation nous prouve que l'on ne peut plus continuer à faire individuellement du mieux que l'on peut mais qu'il s'agit désormais collectivement de prendre position de manière forte et de réinterroger nos systèmes.

Alors, semble-t-il, pour nous, architectes, que c'est

de notre génération que le changement doit opérer. Il est déjà trop tard pour espérer transformer l'enseignement, entre autres, des hommes de soixante ans qui constituent la majeure partie du corps enseignant de nos écoles. Ils sont peu nombreux à considérer l'architecture comme une discipline en soi, qui comporte « ses propres règles et ses propres outils ». Aussi, il ne tient qu'à nous de distinguer parmi eux ceux qui ont à nous transmettre les idées qui formeront les fondements de nos convictions profondes. A l'aune de notre entrée dans la profession, il s'agit désormais de prendre position, et de se poser à nouveau des questions d'architecture. Puisque nous ne transformerons pas le paysage architectural ni l'industrie de la construction en érigeant des tables de pique-nique en bois de palettes sur les parcelles vacantes de nos villes ni en dessinant des potagers collectifs sur les toitures de toutes les nouvelles opérations de logement, alors quittons les petits gestes et demandons nous à nouveau ce qu'est l'architecture et ce qu'elle devra être lorsque nous pratiquerons et enseignerons à notre tour.

Intéressons nous à ce qui fait l'essence du métier d'architecte : l'art de bâtir. Les architectes qui pensent et dessinent en constructeurs nous rappellent que l'architecture est avant tout un savoir-faire, qui comporte ses codes, ses outils, ses éléments de langage, qui forme la base de cette culture commune à transmettre. Ainsi armés, nous pourrions alors construire en conscience, en liant toujours le choix d'un système constructif avec la tectonique propre d'un matériau judicieusement choisi, de la manière la plus appropriée pour le site et en collaborant avec les savoir-faire locaux pour la mise en oeuvre. Finalement, si la construction est notre langage, notre culture commune, alors nous pourrions nous faire comprendre plutôt que de chercher sans cesse à étonner. Nous pourrions rabattre nos velléités égocentrées et rêver de

l'intelligibilité retrouvée d'une ville cohérente et pérenne. Plus que sa seule pérennité matérielle, l'architecture serait capable de renouveler dans le temps la valeur hautement immatérielle qu'on lui accorde, dépassant son statut contemporain d'objet consommable. Éprouvons ce qui est désirable et ce qui a cessé de l'être, et concluons sur les mots de Bernard Quirot qui nous enjoint à simplifier : « un jour tout recommencera et nous aurons à nouveau besoin d'architecture »..

Emma Vahl

Cris et révoltes



Lettre ouverte pour embrasement

Le contexte si particulier de pandémie mondiale a mis le monde au pied du mur, face à l'urgence sanitaire. Une obligation qu'une crise diffuse et inexorable comme le basculement climatique n'a jamais réussi à faire. Une obligation à se stopper et, comme Bruno Latour l'a formulé, la nécessité de se poser la question de l'après, car "si tout est stoppé, tout peut être remis en cause". Mais les répercussions pour l'architecture et ses écoles ne sont ni immédiates ni évidentes.

Au début des années 90, dans son essai féministe *Backlash*, Susan Faluci expose le concept du backlash : chaque grande avancée des droits des femmes est immédiatement suivie d'un violent "retour de bâton" des dominants et du reste de la société visant un retour en arrière. Des courants tels que l'éco-féminisme explorent par ailleurs un parallèle de ce concept avec la situation actuelle, en liant domination capitaliste et patriarcale, et en incitant à penser une refonte du système de manière globale. Dans ce contexte, le concept du backlash met en exergue la crainte que même si de maigres avancées sur l'importance de l'écologie sont faites en réaction à la crise sanitaire, elles seront instables et remises en cause à la moindre occasion, fragilisées par la primauté de l'économie sur tout le reste dans notre modèle sociétal. Les premiers plans de relance, comme celui des compagnies aériennes, le montrent : la tendance ne sera pas nécessairement au requestionnement et il s'agira d'être vigilants. Vigilants, car ce que nous avons exposé ici pour le féminisme vaut pour l'architecture ; dans ce système, l'architecte ne maîtrise pas toutes les tenants et les aboutissants de ses projets. Ce que l'architecture peut maîtriser en revanche, c'est son enseignement, ce qui légitime

de s'interroger sur la vocation de cet enseignement et sur la place que ces questions, et en particulier la question écologique, devraient avoir.

Parce qu'il fait l'objet d'enseignements spécifiques et ponctuels, et/ou parce qu'il est présente de manière diffuse comme une coloration de projet, l'enseignement de l'écologie en école d'architecture fait la part belle aux limites qui lui semblent intrinsèquement liées ; comment enseigner une discipline qui n'en est pas une, où les solutions en elle-mêmes sont imparfaites, incomplètes, et en constante remise en cause ? L'architecture elle même n'est pas une science mais une somme de savoirs qui évoluent, un domaine qui n'est pas fermé. Peut-être qu'il faut alors présenter les avancées écologiques pour ce qu'elles sont, un éventail de pistes techniques et sociales en construction, de manière plus explicite qu'aujourd'hui ? Et privilégier un requestionnement systématique des frontières même des notions, à l'instar du travail effectué par Philippe Descola sur la déconstruction de la scission entre nature et culture ?

Finalement, il s'agit d'inciter chacun à requestionner l'écologie sous d'autres prismes, pour exercer son esprit critique à son égard. L'école française, dont l'enseignement supérieur se donne l'ambition d'éveiller ce dernier, sans réussir à tenir parfaitement cette résolution, peut être parce que le cursus contient peu de cours de sociologie, de philosophie, ou qu'ils arrivent trop tard. Il me semble pourtant que c'est au croisement des disciplines que se trouvent souvent les clefs qui permettant de nourrir l'élaboration de raisonnements et de postures personnelles.

Ces préoccupations arrivent à l'aube de 23, 24, 25 ans ; âges charnières où se joue un numéro d'équilibriste. Plus qu'une question générationnelle, c'est l'âge où chacun s'est

assez construit pour avoir des opinions, quelques convictions peut-être, en étant encore assez jeune pour continuer à se poser des questions sans être dogmatique. Pourtant, au sortir de l'école, un rassemblement derrière des mots – la résilience, la frugalité, la pérennité – montre une envie, si ce n'est universelle du moins majoritaire, de construire une vision viable de l'architecture de demain. Et c'est le maintien de ces envies qui est aussi au coeur du problème.

Car sur la question écologique, ce n'est pas une bataille, mais un trajet longue haleine qui s'engage. D'une part parce que comme dans tous les autres domaines de l'enseignement de l'architecture, l'apport académique ne suffit pas. Qu'il s'agisse de références, ou de culture constructive, l'architecture nécessite un approfondissement personnel continu. Il s'agit donc d'acquérir un esprit critique solide et de le nourrir à vie, pour éviter qu'un endormissement dans certaines pratiques ou qu'un désintérêt progressif n'en gomme les contours. D'autre part parce que si la nécessité d'une action se profile, le chemin à emprunter n'est pas préétabli. Ce qui revient à rebasculer en grande partie la responsabilité au niveau personnel, en érigeant le positionnement écologique comme une question éthique.

Car il semble qu'il n'y ait pas d'autre choix que de continuer à essayer, avec la curiosité, avec les tripes. On se lève et on se bat. Des choses, qui, finalement, s'enseignent peu. Pour l'instant, du moins. Alors on se lève et on garde le feu. Essayer d'aller de l'avant sans se décourager pour, comme l'écrivait si bien Michel Torga “[se] rendre responsable du sauvetage d'une maison qui, parce qu'elle brûle, éblouit [nos] sens”.

Juliette Jaussaud

Pour apprendre à construire autrement

En 1988, le magazine américain *Time* désigne dans son classement la Terre comme « homme de l'année », soulignant sa fragilité.

Cette Une « coup de poing » marquera certes les esprits mais ce serait avoir la mémoire bien courte que de penser qu'on découvre alors une réalité. Ce serait oublier qu'au milieu du XIXe siècle déjà, les principes fondamentaux de l'écologie étaient mis en évidence par deux scientifiques : en 1859, le naturaliste britannique Charles Darwin évoquait, dans le préambule à son ouvrage *De l'origine des espèces*, la notion « d'économie de la nature » et en 1866 le biologiste Ernst Haeckel, qui inventa le terme « écologie », affirmait l'unité de la nature et des sociétés humaines !

Mais en effet, il est vrai que les années 1970-80 marquent réellement un tournant dans la prise de conscience environnementale, tant au niveau national qu'international. L'écologie devient alors une préoccupation politique, sociale, éducative, culturelle... La fin des Trente Glorieuses est concomitante du premier choc pétrolier et de l'émergence d'un chômage de masse. Le modèle productif des sociétés industrielles qui avait prévalu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale dans les pays occidentaux est largement remis en question. De plus, la multiplication des catastrophes naturelles ou industrielles contribue à l'évolution des mentalités. Pensons alors à la catastrophe de Tchernobyl, en 1986, liée à l'explosion d'un réacteur nucléaire, qui a permis de souligner la dangerosité de cette technologie quand elle n'est pas strictement encadrée.

Pourtant, en 2011, 25 ans plus tard, nous assistons à nouveau à une catastrophe nucléaire classée au niveau 7 :

l'accident nucléaire de Fukushima. En 2004, le Groupe Intergouvernemental sur L'Évolution du Climat - créé en 1988 et chargé du suivi des changements climatiques - confirme dans son 4ème rapport publié en janvier 2007, que l'homme est responsable à 90% de l'aggravation de l'effet de serre.

Les mentalités évoluent. Néanmoins ce n'est pas suffisant. Car aucun changement profond n'est décidé dans les pays industrialisés.

Début 2020 : crise du Covid-19. Espérons que la pandémie que le monde entier doit combattre actuellement serve d'alerte ultime et nous fasse réellement prendre conscience de la responsabilité humaine dans la destruction de la planète. Cette catastrophe sanitaire est la démonstration irréfutable qu'il suffit que la planète mette à l'arrêt presque la totalité de sa production industrielle et de ses transports pour que d'un seul coup, de la Chine aux États-Unis, les habitants des mégapoles redécouvrent un ciel exempt de pollution et un air respirable. Évoquons alors le film documentaire *Anthropocène - L'époque humaine* (2019) de Jennifer Baichwal, qui témoigne avec force de l'empreinte profonde et quasi-irréversible que les activités humaines laissent dans l'histoire géologique et climatique de notre planète. Peut-être est-ce là la seule vertu de cette terrible épidémie et peut-être sommes-nous à un moment crucial de notre histoire : la suspension quasi générale du système économique mondial nous donne l'opportunité de remettre en cause son modèle. Il ne s'agit pas ici d'abolir complètement le monde dans lequel nous évoluons, mais plutôt de réfléchir à de nouvelles façons de vivre, de réfléchir à certains compromis à faire, ou à ne pas faire, pour permettre notre survie, et surtout celle des générations futures. Réagissons ! L'enjeu est colossal, et global comme le signalait déjà en 1989 le

philosophe et psychanalyste français Félix Guattari dans son ouvrage *Les trois écologies* : l'écologie est et doit être tant une préoccupation environnementale qu'une préoccupation sociale et mentale.

Alors, écoutons ceux qui se battent pour la planète, ceux dont les paroles, depuis des années, n'ont pas été assez comprises, assez entendues. Bruno Latour, sociologue, anthropologue et philosophe des sciences français insiste en mars 2020 : « la dernière des choses à faire serait de reprendre à l'identique tout ce que nous faisons avant ».

Ainsi chacun, dans chaque domaine, doit faire évoluer ses pratiques.

Amoureux de l'architecture, il en est de même pour nous !

Car si l'architecture est avant tout l'art de concevoir et d'organiser des espaces, elle se doit de prendre en compte l'environnement dans toutes ses dimensions, d'évoluer avec la société, de faire sienne les préoccupations d'une époque.

L'architecture est l'art majeur de concevoir des espaces, de bâtir des édifices. Mais, surtout l'architecture est une discipline demandant un juste équilibre entre les aspects sociaux, économiques, techniques et environnementaux. Et c'est ainsi que nous pouvons définir l'architecture comme « une expression de la culture ». Dans ce sens, l'architecture évolue avec la société : l'espace évolue avec le temps.

Mais comment les architectes sont-ils formés ? Il serait intéressant de réfléchir à cette question.

Intéressons nous alors dans ce cadre à analyser l'évolution des programmes d'enseignements dans les écoles d'architecture, lieu où nous sommes formés et où les prochaines générations de praticiens seront formées.

Depuis toujours, l'atelier de projet prend une place centrale dans l'apprentissage de l'architecture puisqu'il permet d'expérimenter l'espace, de comprendre et d'utiliser ses outils de représentation, de s'enrichir par la recherche de références (architecturales ou autres). Parallèlement, des enseignements viennent compléter la formation, le savoir : des cours de techniques, de sociologie, d'histoire, d'environnement, d'art ... Mais, même si certains de ces cours sont quelquefois plus étroitement liés à l'atelier de projet, ils gardent leurs positions « d'annexes », et c'est ici précisément que réside le problème. Nous expérimentons le projet à travers les annexes, mais inversement les annexes ne nourrissent pas assez le projet. Dans ce cadre, nous avons tendance à dissocier l'architecture de l'écologie, et du reste. Par exemple, et de façon caricaturale, nous ne pouvons pas croire qu'une architecture est « verte » par le simple fait que nous ayons ajouté un mur végétal ... sur du béton. Autrement dit, l'ajout d'un élément dit éco-responsable sur un projet pensé indépendamment paraît dérisoire, juste un moyen de se donner bonne conscience ... pur *greenwashing*.

En effet, penser l'ensemble nous échappe. Or nous ne pouvons plus nous permettre de fragmenter l'ensemble de la pensée constructive, car elle est le moteur central de la pensée écologique. Peut-être devrions-nous nous rapporter à la pensée complexe, introduite en 1982, par le sociologue et philosophe français Edgar Morin. Il le dit, dans un article intitulé *La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité* (1995) : « il vaut mieux apprendre à relier, établir bout à bout une connexion qui se fasse en boucle ». Acceptons la transdisciplinarité de l'architecture et l'imbrication de tous les domaines de l'architecture entre eux, car loin de leur nuire, leur intercommunication ne fera que les renforcer pour obtenir un projet cohérent.

La qualité d'une architecture se lit tant dans l'interprétation qu'elle propose de l'espace, que dans le confort et le bien-être qu'elle offre à ses usagers, ou que dans son respect de l'environnement.

Et le choix des matériaux et la manière de les mettre en oeuvre, les performances énergétiques d'un bâtiment, l'intégration d'un bâtiment dans un contexte précis ... sont autant de caractéristiques qui participent au respect de l'environnement. Ce n'est pas nouveau. Mais il faut re-apprendre à comprendre ces caractéristiques et peut-être, être moins naïfs. À titre d'exemple, préférer utiliser un matériau éco-responsable plutôt que du béton, matériau de construction le plus utilisé dans le monde, oui, mais seulement si le matériau éco-responsable est disponible sur place et ne nécessite pas de grandes distances de transport. En réalité, l'enjeu n'est sûrement pas seulement le matériau lui-même, mais la façon dont nous l'utilisons, et surtout le contexte dans lequel nous l'utilisons. Effectivement, utiliser un matériau ultra performant techniquement n'est pas forcément nécessaire pour construire un logement individuel, qui ne nécessite pas de grandes portées, et inversement. Nous devons contrôler nos ressources, et prendre conscience des limites de nos ressources, pour répondre de façon spécifique et adaptée à chaque projet.

D'autre part, même si l'architecture se veut pluridisciplinaire, l'architecte n'a pas les ressources et les connaissances pour tout imaginer, tout planifier, tout maîtriser. Il serait peut-être utile alors, de proposer, au sein même de l'enseignement et à l'image du monde professionnel, des ateliers de projet pluridisciplinaires dans les écoles d'architecture, des collaborations avec des étudiants ingénieurs ou des étudiants paysagistes par exemple. L'écologie est un enjeu commun, par conséquent

les propositions d'interventions doivent être plurielles pour répondre au mieux à la complexité du problème.

Alors, que nous soyons architectes ou futurs architectes, enseignants ou chercheurs, qu'attendons-nous pour prouver que l'architecture aussi, a un rôle à jouer dans la construction d'une société plus pérenne ? Qu'attendons-nous pour prouver que l'architecture, même si elle n'est pas une science, est légitime dans le débat par son caractère pluridisciplinaire ? Car ne l'oublions pas, l'architecture intervient à l'échelle de la ville, du quartier, du lieu de vie, de loisir, de travail ... de chacun et de tous !

Romane Lhomme, Lyon, le 21 avril 2020

Doutes



La boussole de l'écoresponsabilité, comment se préparer aujourd'hui à demain.

Alors chère Terre,

Je souhaite t'écrire ces quelques lignes, afin que tu comprennes que je ferai de mon mieux, avec les armes que l'on m'a données, pour te retrouver.

Toute mon enfance, j'ai naïvement profité de l'ignorance de mes pairs, et appris à mes dépens qu'il était depuis longtemps dans l'erreur, enfin quelques fois.

Je te demande pardon, car en grandissant, j'ai élu des hommes, qui me faisaient croire que tu étais importante, qu'il travaillait pour toi, pour moi, mais qui aux finales ne pensais qu'à quelques-uns d'entre nous.

Bientôt, je serai architecte, je ferai parti de ces personnes, qui auront la chance et le pouvoir de t'aider, voire à changer les choses. J'ai longtemps appris à bâtir, pour l'Homme, afin qu'il s'abrite de toi, et des autres. Nous avons depuis longtemps, pris l'habitude d'ériger des remparts entre nous, et contre toi.

Par autres, je parle des colocataires, qui avec nous, vivent ici. Bien que mes pairs, m'ont appris à bâtir, apprends moi à bâtir avec toi, pour toi, à préserver cette nature qui te compose. Car tu es belle, riche, et odorante.

J'ai longtemps été perdu, parfois même, je me demande où je vais, où vais-je atterrir ? Dans un monde qui parle de toi, mais qui à la première occasion, se laisse aller aux compromis. L'écologie, c'est le mot qu'utilisent ceux qui souhaitent te défendre, mais aussi ceux qui souhaitent nous manipuler avec hypocrisie afin d'avoir le temps d'un instant

le droit de nous guider.

Tu possèdes la plus grande bibliothèque, nous y apprenons la vie, que nous avons transformée en mort, en voulant évoluer plus vite sans penser à toi, sans suivre ton enseignement. Mais tu nous laisses une seconde chance, celle de faire mieux, celle de transformer le chacun pour soi, en tous ensemble. La nature possède une pédagogie, où chacun apprend où est sa place, dans un écosystème en équilibre depuis des millénaires, mais que nous avons dérégulé.

Je sais que tu es en colère, et tu nous le montres bien, mais crois encore en nous, nous arrivons bientôt, et je te promets, que nous ferons de notre mieux, pour essayer de faire mieux. Nous, futurs architectes, travaillerons ensemble pour bâtir le monde de demain, main dans la main, sans laisser personne de côté.

Nous ferons attention, à ne plus t'épuiser pour avancer, car sans toi, pourquoi avancer si ce n'est pour finir de ne plus exister.

En restant enfermé chez moi, je me suis rendu compte à quel point, tu me manquais, combien je t'ignore. J'ai appris à te regarder par ma fenêtre, et à te sentir, oui, tu sens bon ! Quand l'odeur de nos erreurs ne masque pas ton doux parfum.

Mais s'il te plaît, laisse nous du temps, pour apprendre et améliorer nos mentalités, notre façon de vivre, d'échanger, et transmettre à ceux qui nous suivent, le goût de partager. Donne nous des repères, afin de te retrouver, afin de te rencontrer. Offre nous un dernier cadeau, cette boussole pour nous orienter, pour nous montrer le chemin du renouveau, celui qui mène à toi.

Car un jour, je l'espère, tu nous reconnaîtras digne de vivre
à tes côtés, tu nous laisseras continuer à fouler ton sol, et
calmeras ta colère.

À bientôt Terre Mère.

Ton serviteur et fils, Willy

On s'adapte,

Désavantagés par notre peur de l'inconnu,
Nous installons un joli voile suspendu,
Nos cervelles transforment les rituels de nos activités,
Troublées dans une bousculade embarrassée.

On s'adapte,
Le temps de bien assimiler,
La fragilité du monde et notre façon de le nier.
La réalité nous giflant sans détour,
« Regarde ce qui t'entoure. »

On s'adapte,
Les occupations habituelles vacantes,
La nature et l'homme dans une sorte d'entente.
Nous devenons spectateur de notre vie,
Spectateur du monde tel que nous l'avons construit.

On s'habitue,
A la passion et l'ambition,
Le devoir ancré par notre éducation.
On s'exalte des nouveautés,

Des richesses que nous pouvons assimiler.

On oublie,
La coquille vide de notre apprentissage,
Flottant dans un monde illusoire,

On s'habitue,
A une éthique architecturale appropriée,
Un esthétique valorisé,
L'avènement d'une conscience ambiante,
Éveillé par notre être social.

On oublie,
L'architecture vendue au plus offrant,
Confrontée au dilemme imparable de l'argent,

On s'habitue,
A cette pédagogie contagieuse de changement,
Du devoir de nos générations grandissantes,
Appelées à concevoir l'horizon,
Manipulé par notre imagination.

On oublie,
Ce fardeau posé sur nos épaules,
Comme un copain sentant la gnaule.

On s'habitue,
A cette envie d'apprendre,
Qui s'emplit de vide et de sens.
Espoir d'une vague de changement agité,
On aimerait oublier,
Les portes de l'avenir qui nous a été laissé,
Les portes que nous allons bientôt passer.

Anonyme

Peut-être que ...

Peut-être que tu dis vrai, peut-être que certaines personnes sont bloquées dans un processus de réflexion qui leur échappe. Peut-être qu'en fait ce sont même celles qui calculent l'éco-bilan de leur maison.

Peut-être que sans ces rapports réflexifs de ces mêmes personnes, « éco » n'avancerait pas.

Peut-être encore, qu'éco serait l'écho d'une pièce vide. Peut-être que la vertu qui souhaite se lier à éco demande ce blocage, peut-être que l'éco-bilan de la maison est un calcul que je dois faire.

Je dis peut-être, toujours, parce que je sens que la notion m'échappe.

Je dis peut-être, encore, quand il faut parler d'écologie, sans que cette économie de mot ne révèle le parti pris d'une école. Je dis peut-être qu'éco est décoré d'artifices, finalement méconnu par des coresponsables, et non pas éco-responsables, qui cherchent à être écoliers recopiant un schéma du mot « écologie » sans en questionner le sens ni le comportement.

Eco. Ecole. Economie. Peut-être que tout doit se lier dans le sens de cet écho de mots. Je dis peut-être qu'école pour parler d'économie doit parler d'écologie. Or l'école des savoirs, c'est la remise en question perpétuelle des connaissances. La conscience et la volonté d'écoute tend à l'économie des affirmations. Peut-être alors, qu'écorner le processus du sachant enseignant revient à parler d'écologie. Peut-être encore, qu'éco naît du principe même du mot « peut-être ».

Si l'essence de l'école c'est de compromettre ses propres savoirs - commenter, corriger, s'accorder ou s'accommoder -, alors parler d'écologie à l'école, peut, peut-être, être la correction, la remise en question, de ces connaissances.

Alors, certainement, et non peut-être, qu'accepter le rire, la critique du processus, libère la réflexion, et permet de créer « éco ».

Alors peut-être que tu dis vrai. Peut-être que ce processus transitionnel que provoque éco est une question pour l'enseignement. Peut-être qu'en tant que citoyenne, en tant qu'écolière, je dois faire écho à une évolution des pensées, des pratiques. A cette co-évolution avec les écosystèmes.

Je dis peut-être toujours, parce que je sais que c'est l'enseignement premier de ma formation. Ainsi, cette éco-formation serait-elle celle de la question et non celle de la connaissance cristallisée. Mais alors, si l'écologie doit faire partie de ma formation, pourquoi n'est elle présente que par ses sons ? Eco-quartier, éco-bilans, éco-habitats, éco-cités. Je dis peut-être qu'éco n'est que l'écho d'un mot et non d'un sens dans une école de l'apprentissage de la construction. Je dis peut-être que l'on ne construit que des mots, sans en questionner le sens. Peut-être qu'éco et école se voient mais ne se rencontrent pas. En somme c'est ce que tu veux que je fasse, toi ; que je co-existe. Je dis peut-être que toi, en tant qu'ombre de la société contemporaine, co-existe sans évoluer. Peut-être que mon éducation à la conception est bloquée par ces jolis mots. Par cette co-existence sans interférence.

Or si je vis dans un contexte, celui de l'Anthropocène, lui aussi et elle aussi. Ce contexte c'est toi. C'est toi même qui te décris comme l'ère de l'Homme, l'ère du co-citoyen. Mais

pourquoi co-exister alors que l'écosystème est là ? Pas à côté. Mais là, avec toi ? Peut-être que tu es le reflet de ton égo, en écho à l'apologie de ton image et de tes connaissances. Sans place ni commun avec éco.

Peut-être avons-nous à oublier la psychose d'un écosystème incontrôlable. Peut-être encore qu'éco ne sera plus l'écho de mots à la « bonne » consonance. Peut-être alors, aurons nous compris. Je dis peut-être qu'école et éco se rencontreront, s'écouteront et se comprendront.

Alors certainement, et non peut-être, qu'au lieu de co-exister, en tant que co-citoyens pseudo coresponsables, nous devons exister dans un écosystème que nous aurons enfin compris.

Morgane Schunder

Lettres générationnelles



A moi-même. Capsule temporelle à ouvrir dans 20 ans

Salut,

J'espère que tu vas bien en ce moment et que je ne tombe pas top mal dans ce que tu faisais à l'instant. J'imagine que tes responsabilités ont sans doute énormément augmenté depuis 20 ans, le moment même où je t'écris cette lettre. À la base il s'agit d'un exercice dans le cadre d'un séminaire en dernière année d'école d'architecture, mais avant tout il s'agit d'une réflexion personnelle, et peut même constituer un rappel aux valeurs auxquelles on est originellement attaché, au cas où l'on se soit perdu dans le chemin de vie.

Je t'adresse cette lettre ouverte que tu liras dans le futur, mais elle a été rédigée à un moment clé de notre époque, un moment de crise de la civilisation humaine et majoritaire de l'époque actuelle : la crise due à la pandémie du coronavirus, aussi appelé Covid-19. Il fait partie de ce que j'appelle les points d'inflexion du processus de civilisation, comme l'a été la Révolution Industrielle, la découverte de l'Amérique ou encore l'invention du feu. Notre époque est définie et caractérisée par trois vecteurs fondamentaux : la globalisation, le développement des télécommunications et la crise écologique. Suite aux trois vecteurs caractéristiques de notre époque se suivent les trois événements marquants de ce début de XXIe siècle : la série d'attentats aux États-Unis du 11 septembre 2001, la crise économique de 2008 et enfin la crise de pandémie mondiale liée au Covid-19 aussi appelé Coronavirus, période pendant laquelle l'humanité est confinée chez elle. J'ai 26 ans à ce moment, bientôt 27, et je peux dire que j'ai vécu lors de trois grandes crises de l'humanité jusqu'à présent.

C'est à ce moment même, pendant cette dernière période de

crise décrite précédemment, que j'écris ces lignes. La présence à l'école est suspendue depuis le 16 mars, pour moi ça a démarré depuis le discours du président français le jeudi 13 mars, moment où les mesures ont été annoncées.

Le lendemain les ateliers de l'école ont dû être évacués car les rassemblements de plus de 100 personnes étaient interdits. C'était le lendemain, le vendredi 14 mars, je suis rentré chez moi tout de suite après je suis allé faire mes courses pour une semaine. C'était le début du confinement. J'étais informé à travers les médias. Dehors on entend applaudir les gens à 20 h en appui au personnel sanitaire. Je fais pareil. Les sorties à l'extérieur peuvent se faire seulement pour faire les courses, s'aérer, enfin les besoins essentiels, et surtout appliquer des gestes barrières comme maintenir un mètre de distance avec les autres et à titre de prévention personnelle, le port d'un masque et de gants. Je sors de chez moi uniquement pour faire les courses une fois toutes les semaines ou tous les 15 jours. Le sport je le fais à domicile, mes journées étant réparties entre sport, travail (télétravail) et divertissements, en veillant à un strict équilibre à maintenir entre les trois.

Cela concerne l'extérieur de la situation, je me préoccupe plus du mental des personnes. Heureusement que le bouddhisme zen et le stoïcisme constituent des puissants outils pour faire face à la solitude du confinement en permettant d'avoir un bon dialogue intérieur et de veiller à une pensée rationnelle pour éviter la paranoïa. L'idée de lettre à moi-même est d'ailleurs inspirée par les Pensées pour moi-même écrites par l'empereur romain Marc Aurèle vers le IIe siècle, et qui d'ailleurs était au pouvoir pendant la période la peste antonine, et qui a évité la chute immédiate de l'empire mais qui a peut-être contribué à son futur déclin selon les historiens. Il est l'un des philosophes stoïciens les plus connus

avec Sénèque et Épictète. Voici quelques maximes de cette philosophie pour tendre à une vie plus sereine:

“Hâte-toi de bien vivre et songe que chaque jour est à lui seul une vie.”

Sénèque.

“Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, ce sont les jugements qu’ils portent sur les choses. ”

Épictète.

“Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l’être mais aussi la sagesse de distinguer l’un de l’autre.”

Marc-Aurèle.

Ce ne sont bien sûr que des exemples des citations plus connues du stoïcisme. Il s’agit d’atteindre un état d’ataraxie, d’impassibilité émotionnelle face aux événements extérieurs afin de mieux agir et de mieux contrôler notre vie sans être esclave de nos émotions, mais bien d’être comme un rocher sur lequel viennent sans cesse se briser les vagues et qui se maintient stable (Marc-Aurèle utilise cette analogie). Ceci se traduit en architecture, dans tous les cas pour moi, en la création d’espaces simples (mais non simplistes), sobres, austères, mais chaleureux, constituant un refuge pour celui qui les habite et qui l’inspirent à être une meilleure personne sur tous les plans. Il s’agit de créer une architecture qui inspire des valeurs pour une vie bonne. Ces valeurs sont la simplicité, la pureté, le respect, la logique, la transparence, entre autres, mais avant tout l’équilibre. Ces valeurs sont applicables aussi bien entendu au terrain de l’éthique. Les architectes qui pour moi constituent des authentiques maîtres à penser dans ce sens sont Mies van der Rohe et Alberto

Campo Baeza.

En ce qui me concerne, je considère que faire des architectures où l'on se sent bien, « habiter » dans ce sens est le fait de rester en permanence ou longtemps dans un lieu comme j'ai pu le constater en lisant *Genius loci* de Christian Norberg Schulz. On reste longtemps dans un lieu car on s'y attache et on s'y attache car on est heureux en étant là, on se sent à l'aise (en sécurité) et on commence à y développer des « habitudes » on faisant d'un lieu le sien, en établissant notre place dans le monde.

La simplicité et l'authenticité dans un lieu permettent dans ce sens de prendre des distances vis-à-vis d'un monde où tout va de plus en plus vite et dans lequel les choses peuvent parfois perdre du sens et le rythme de vie devenir inhumain. C'est pour cela que je considère important de créer des lieux plus respectueux envers l'humain comme le milieu sans pour cela alimenter le « lobby vert ».

La pensée écologique ne se fait pas valoir dans le projet, qui n'est pas une occasion de faire un manifeste là dessus. La quasi totalité des architectes travaille sur la question écologique. J'espère qu'ils le font réellement et non par phénomène de mode ou pour montrer qu'ils sont à la page. Cependant, l'écologie constitue une évidence dans le projet architectural, dont on ne parle pas car elle est prise en compte même inconsciemment ne serait-ce que par la question du bon sens. Les romains ne se posaient pas ces questions écologiques par exemple, ça ne les a pas empêchés de faire de grands chantiers en construisant sainement. J'essaie de tendre vers un équilibre matériel et d'habiter des lieux que je conçois. Il s'agit tout premièrement, de construire avec sens, pour un propos déterminé, en respectant l'équilibre de la triade vitruvienne (*firmitas, utilitas et venustas*), des

architectures pour l'esprit et le désir de rendre le monde un peu meilleur, c'est cela notre contribution en tant qu'architectes.

Ma pensée écologique s'est vue également marquée par la lecture ces jours-ci du livre *Technique et civilisation* de Lewis Mumford, dont une relecture sera prévue dans les années à venir car il est assez dense du point de vue intellectuel. Il encourage à avoir un point de vue plus respectueux envers la nature et ses ressources mais aussi un point de vue plus humain vis à vis des processus de relation à autrui et envers le milieu.

Pour résumer, je dirais qu'il est nécessaire d'avoir un respect envers l'environnement car c'est de là que provient la jouissance de notre perception sensorielle, cette capacité à nous émerveiller face au monde qui nous entoure. Pour pouvoir en profiter pleinement et consciemment il nous faut tout d'abord faire un travail sur soi pour créer des choses qui aient du sens pour nous et soient cohérentes. Pour cela, il faut faire ce que recommandait Aristote, et Nietzsche plus tard, voir les choses à mi-hauteur, être dans un point intermédiaire pour peser le pour et le contre en chaque chose pour ensuite prendre une décision, ce qui déterminera une identité par la suite en ce qui concerne notre création.

En parallèle à mon activité professionnelle d'architecte, il se peut que je sois enseignant mais cela après des années d'expérience, au moins 10 ans, afin de connaître à la « perfection » l'art de construire (avec cela je veux dire un peu mieux, ce processus durera toute une vie), qui ne peut s'apprendre que sur le terrain bien que les bases on les apprend à l'école mais ce n'est pas suffisant. Aristote disait que « à force de bien construire on devient un bon architecte » et je le crois, c'est par la pratique que le maître

se construit. Une fois cela dominé un minima, on peut enseigner, je dis peut être cela car j'ai à l'esprit la figure du maître de projets qui est là avant tout pour inspirer ses étudiants, leur donner le goût du métier et de son savoir-faire. Il s'agit de marquer les futures générations pour le développement de la profession et ainsi de la civilisation et l'humanité. C'est apporter notre grain de sable.

Je ne veux pas trop m'étendre sur mes propos, ceci n'étant qu'un petit rappel.

J'espère que tu es heureux et que tu rends heureux les gens.

Prends soin de toi,

Roberto Alejandro Carrasco Verissimo

Cher grand-père José Otávio,

Nous sommes déjà en mai et d'ici quelques mois j'aurai fini mon cours d'architecture à Lyon. Je suis contente et triste en même temps. C'est pour moi l'époque de nombreux apprentissages et il y a tant de livres sublimes à lire ! Quels beaux mots cette langue contient ...

Tu aurais tellement aimé la France, grand père... les champs de lavande, les vaches à longs poils du Limousin, les platanes... Cela fait déjà 9 ans que "tu n'es plus à la table", avec ton précieux sourire de dentiste. Peu de personnes savent le grand inventeur de petites choses que tu étais, et je suis chanceuse de le savoir !

À l'heure où je t'écris cette lettre, plus d'un tiers de l'humanité est confinée chez soi pour essayer de combattre le coronavirus (un long mot pour un danger invisible). Ce virus est une maladie qui nous oblige à rester chez nous pour éviter de la propager. Et je me demande quelles seraient les inventions que tu aurais construit, enfermé pendant si longtemps ?

Une montgolfière avec les pétales tombés au pied du rosier ? Un bateau pour naviguer au salon ? Un escalier pour aller sur la terrasse du voisin d'en face et arroser ses citronniers ? Je me demande aussi quelles histoires t'auraient raconté les oiseaux lors d'une de ces après-midis au balcon ? Quels secrets t'auraient conté les chats cachés ?

Ils se seraient probablement plaint à tes oreilles de la crise écologique et la trajectoire incompréhensible que prend l'humanité en direction d'une abîme nuageuse. Comme tu le savais sûrement déjà, nous détruisons notre planète à force d'habitudes égoïstes et enracinées de la société. Ainsi

je me demande quelles sont les valeurs que nous continuons à habiller à l'envers ? Comment arrêter cet engrenage et recommencer la vie, la ville, le monde ? Parfois je vois la situation comme un malheur et d'autres comme une raison d'être attentive à chaque instant.

Le mois dernier, j'ai lu dans un livre que la crise écologique que nous sommes en train de vivre est la conséquence d'une crise de la sensibilité, qu'il s'agit d'une incapacité de l'être humain à établir une relation aux autres vivants. Nous sommes au milieu de millions d'espèces et nous ne savons pas les observer, les écouter, leur donner de l'attention et les respecter. Cela me fait penser à toi, grand constructeur de cabanes pour les fourniers roux. Tu portais une grande attention aux animaux, aux arbres, aux plantes, même les plus petites, comme le fraisier qui vit sur mon balcon (qui pousse d'ailleurs très lentement, à la vitesse des pantoufles à six heures du matin !).

En ce moment, mon seul espoir est que le silence des rues nous rende plus sensibles aux autres. Nous permettent d'ouvrir nos oreilles et nos coeurs aux plantes et aux animaux, comme tu le faisais. Que la solitude nous apprenne à chanter en regardant le ciel et à remercier un papillon qui vient faire une pause juste à côté.

Comment une architecture peut-elle inviter les papillons à entrer ? Je n'ai pas la réponse, mais j'ai écouté l'autre jour à la radio, un exercice appliqué par une "école de la forêt", où les élèves apprennent au milieu des arbres. Cela s'appelle "l'exercice de la curiosité"; il s'agit de regarder un être vivant et se poser 25 questions sur lui. Quelle belle manière de se connecter à un être vivant !

Je suis devant le laurier de mon balcon, et malgré mon

attention plus calme en ce moment, je n'arrive pas à me poser plus de quatre questions. Est-il heureux avec le soleil du printemps ? Est-il à l'aise avec sa compagne du confinement ? Ou préfère-t-il être seul pour s'étirer tranquillement le matin ? N'aimerait-il pas plutôt avoir des feuilles de couleur rose ?

Après tout, je pense que le projet d'architecture responsable n'est pas celui qui continue à voir la nature comme ressource, mais celui où l'architecte ouvre son cœur, ses oreilles et son temps aux autres êtres qui vivent sur le terrain, le quartier et la ville. Et je te demande, grand père : si l'architecte est un constructeur de débuts, comme les écrivains ou la pousse des arbres, le diplôme serait-il un espoir ?

Je ferme mes yeux et j'imagine ta réponse ronde, encadrée par un grand sourire. L'espoir est un patrimoine qui se construit par un regard comme le tien, toujours aligné à l'horizon. Ni trop bas au risque de perdre le vol des oiseaux, ni trop arrogant pour oublier la pelouse. Il est humble comme l'héritage des graines à la terre humide...

et au partage !

Je te remercie, grand père, avec amour et *saudades* !

De ta petite-fille,

Tainah

Chère maman,

Il y a autant d'Hommes que d'architectes.

Nous avons tous déjà organisé un espace, une chambre, une maison, un bout de jardin ... Cela fait-il de nous des architectes ?

Oui.

D'ailleurs, le Corbusier disait que l'architecture, c'est une tournure d'esprit et non un métier. Cela en dit long sur ce qu'on a pu essayer de m'apprendre pendant toutes mes années d'études. Mes études qui touchent à leur fin. A-t-on réussi à me transmettre la tournure d'esprit qu'il convient pour produire de l'architecture ? Je ne sais pas encore, rendez-vous en septembre lors des soutenances des projets de fin d'études pour le savoir.

Mais alors, que m'a-t-on appris ? On m'a appris à faire de la représentation, à embellir les choses pour qu'elles paraissent plus acceptables aux yeux des décideurs, on m'a appris à faire de la politique, de l'esthétique, de la représentation, à me vendre, à montrer que mes idées sont les meilleures.

Mais on m'a aussi appris qu'être architecte n'est pas un métier en soi, mais la réunion d'une multitude d'autres métiers. Je suis à la fois sociologue, historien, manager, ingénieur, artiste, dessinateur, technicien, séducteur, artisan, paysagiste ... On m'a appris à regarder les choses, à les décrire, et à les expliquer. On m'a appris à tirer le meilleur de chaque situation, à voir le verre à moitié plein, que la simplicité est notre meilleur allié.

Mais si tout le monde peut être architecte, La profession serait-elle en danger ?

Oui.

Qu'est ce qui rend la société dépendante des architectes ? Ce n'est pas nécessairement par un attrait pour leurs compétences mais surtout à cause de lois qui obligent à y faire appel au-delà de 150 m² à construire. Beaucoup de permis de construire n'affichent que 149 m² à construire. Beaucoup de gens font appel directement aux artisans du bâtiment pour concevoir leur maison. Ces artisans remplacent largement le rôle de l'architecte. Y aurait-il donc un réel manque de compétences chez les architectes pour que les gens évitent au maximum d'y faire appel ? C'est à dire que dans tous les cas, faire appel à un architecte, coûterait plus cher que les bénéfices de ses compétences. Nous sommes donc considérés comme incompetents aux yeux de la société.

Pourquoi t'écrire tout ça maman ? Parce que tout au fond de moi je suis inquiet, inquiet de savoir pourquoi avoir fait ces études sans y trouver de réponse claire, inquiet de savoir si mon diplôme va avoir un sens au moment où je l'obtiendrai, inquiet de savoir si je vais pouvoir nourrir ma future famille grâce à mon métier ... A quoi bon ? Autant commencer à se réinventer une reconversion dans l'apiculture, la politique, l'armée ? Puisque je connais un bout de chacun de ces métiers mieux que celui qui m'est destiné... Les idées de reconversion ne manquent pas !

Victor Gaspard

Chère génération Z (1995 -),

À tous ceux qui ont fait, font ou feront de l'écologie en architecture (et/ou ailleurs !) un engagement,

Voici pour toi, un petit mot léger, dans un style relativement détendu, pour changer d'air en ces temps pesants. Parfois, il semble bon de ne pas trop se prendre au sérieux.

Comme Bruno Latour nous y invite, présentons-nous, atterrissons quelque part et choisissons avec qui nous acceptons de cohabiter.

Pour ma part, en cet instant, je ne sais plus vraiment qui je suis. Néanmoins, il me semble pouvoir me décrire, succinctement, en résumant les choses ainsi : étudiante Master 2 en double cursus architecte-ingénieur, présidente étudiante d'association culturelle, fille de fonctionnaires d'État, depuis toujours de gauche type bobo-écolo, qui croit encore et toujours à l'éducation populaire, à l'économie circulaire, sociale et solidaire, bref, qui aime les gens avant l'argent comme dirait une publicité ... Et d'un autre côté qui adore voyager, et prend encore trop l'avion, n'arrive toujours pas à se résigner à adopter un régime végétarien mais, me direz-vous personne n'est parfait. Voilà qui est fait pour les présentations, maintenant, pour ce qui est de trouver une piste d'atterrissage ou de choisir nos compagnons de voyage, c'est une tout autre affaire ...

Tout d'abord, lorsqu'il s'agit de discuter du terme « écologie », car c'est bien l'objet de cette lettre, je penche tout naturellement du côté de « l'écosophie » et du triptyque proposé par Félix Guattari, entre psyché, socius, et environnement. De même, je m'accorde avec Bruno Latour

sur le fait que « l'écologie n'est pas le nom d'un parti, ni même d'un type de préoccupation, mais celui d'un appel à changer de direction : « Vers le Terrestre. » ». Lorsqu'il s'agit d'aborder plus spécifiquement l'écologie dans le cadre de l'enseignement en architecture, je me réfère cette fois-ci plutôt aux écrits de Patrick Bouchain, que ce soit avec le dispositif expérimental du « Permis de faire » ou via l'architecture HQH (Haute Qualité Humaine). Il me semble d'ailleurs, que toutes ces références dialoguent, voire convergent vers un thème qui m'est cher : celui de « l'utilité sociale de l'architecte » dans ce monde, actuellement en crise.

Ce thème de l'utilité sociale n'est évidemment pas restreint aux domaines de la culture et de l'architecture, car l'actualité Covid-19 nous le rappelle d'une manière dramatique : inégalités salariales, sociales. La société actuelle ne valorise pas les professions dont l'impact social, environnemental et sanitaire sont les plus importants (cas des infirmier.e.s, des personnels soignant.e.s, caissier.e.s ou encore autres métiers essentiels en première ligne face au virus). Comme le souligne Dominique Méral lors d'un entretien, « la reconversion écologique » et sociale pourrait être « un chantier enthousiasmant, car permettant de sauvegarder le caractère habitable de notre planète tout en créant de nombreux emplois de grande utilité sociale ». Il en va de même pour les architectes, qui doivent se réinventer, selon moi, par leur capacité à être acteur, facilitateur, de la transition écologique et solidaire. Ceci, en proposant de s'inscrire dans des dynamiques de processus, impliquant de manière participative et collaborative les populations. Il s'agit de ne plus considérer l'architecture comme un produit, de sortir de la logique de projet conçu comme un acte commercial fini mais bien de générer de nouveaux imaginaires, de nouveaux récits s'inscrivant dans le temps

long, vers une architecture durable qui prenne « soin » du territoire, tel que cela fut décrit par Alberto Magnaghi et l'école territorialiste par exemple.

Bien-sûr pour cela, il est nécessaire de percevoir l'architecture comme une discipline engagée par nature, car me direz-vous si c'est pour projeter un monde de demain qui n'a rien de différent et utilise toujours les mêmes « recettes » sans jamais chercher à innover, à être créatif, à quoi bon ? C'est bien cette capacité à construire un nouveau récit humain par et pour l'architecture que je défends. Et ce serait, une piste d'atterrissage, bien que métaphorique, idéale à la redéfinition d'un monde plus humain. C'est ici, que se pose alors une autre question majeure : celle de la pédagogie. Cette nouvelle pédagogie elle se construit en-dehors des sentiers battus, empiriquement et expérimentalement mais toujours en lien avec le réel. En effet, c'est bien cette capacité à se confronter à la complexité du monde réel, à naviguer au travers des écosystèmes sociaux, culturels et environnementaux qui donne à l'architecture la puissance d'un récit fédérateur. La pédagogie par tous et pour tous, s'exprime déjà, d'une certaine façon, de manière alternative via des projets tels que l'université foraine initiée par Patrick Bouchain, ou encore certains tiers lieux. Il s'agit souvent d'ouvrir le monde de l'architecture et de l'urbain au plus grand nombre de personnes (psyché), de catégories sociales (socius) et dans des lieux (environnement) différents. Ainsi, l'enseignement de l'écologie en école d'architecture viserait certainement à questionner sa capacité à se « re-territorialiser » en s'ouvrant sur son territoire d'implantation avec générosité comme de nombreux étudiants ont pu l'expérimenter en s'engageant dans l'associatif local.

Ce dernier point me paraît être la réponse à l'ultime question : avec qui voulons-nous cohabiter ? Pour y

répondre, je convoque ma propre expérience personnelle, car en fondant l'association N.U.A.G.E en 2016 avec des élèves et amis en licence 2, nous nous sommes engagés dans cette voie vers le territoire vaudois. En réalisant un certain nombre de petits projets et un festival en parallèle de nos études d'architecture, nous avons pu développer et expérimenter différents ateliers participatifs et pédagogiques, avec des scolaires notamment, qui a fait grandir en nous la volonté de transmettre, de partager, de dépasser nos *a priori* telle une maïeutique platonicienne. C'est bien ce qui nous a amenés *in fine* à défendre farouchement une architecture engagée durable et solidaire. C'est certainement avec ce collectif, cette joyeuse bande de copains et toutes les personnes qui ont accepté de collaborer avec nous pour un jour comme si c'était pour toujours : en y mettant tout leur cœur, toute leur âme ; c'est avec toutes ces personnes là que j'aurais envie, aujourd'hui, de cohabiter. Cette maille humaine que nous avons constituée est belle car elle est vivante, en pleine expansion : elle se nourrit de toutes nos rencontres. C'est une vaste mise en réseau d'acteurs, un esprit rhizomatique qui, selon moi, peut devenir le filet de sauvetage vers un monde différent, que je souhaite le plus constructif possible !

Ainsi, s'achève ces quelques lignes d'une pensée, elle aussi, perpétuellement en mouvement.

Bien à toi,

Bien à vous, bien à nous.

NB : Comme une correspondance, une bribe de relation épistolaire générationnelle, une bouteille jetée à la mer, un tweet (de plus de 280 caractères), vous avez pu lire ici une publication légère mais sincère.

Mercredi 6 mai 2020, 18h38,

Confinée quelque part à Lyon depuis plus de 50 jours
maintenant

Amandine Marin-Nafti

Aux enfants nés entre février et avril 2020

J'aimerais adresser cette lettre à tous les enfants nés entre février et avril 2020. A tous ces enfants qui, de leur développement intra-utérin jusqu'à leur venue au monde, sont littéralement passés d'un univers à un autre, au-delà de la définition anatomique et propre au processus de la naissance. A l'annonce de leur future arrivée, 9 mois plus tôt donc, rien ne semblait prédire le contexte qui allait les accueillir, bien loin des rencontres festives avec ce qui allait devenir leur nouvelle famille, leur nouvelle vie. Et pourtant. Je dis et pourtant car, au moment où j'écris cette lettre, début avril 2020 en plein cœur du confinement inédit que nous vivons, il semble que certains indices de ce que j'appellerai «de monde d'avant» nous étaient envoyés et annonçaient plus ou moins clairement les événements présents. Car oui, il y a désormais inévitablement un «monde d'avant» et un «monde d'après ». Qu'en sera-t-il ? C'est la grande question. En attendant, nous attendons. Nous sommes en stand-by, et je profite de ce temps donné si particulier pour réfléchir à ce monde d'avant, son fonctionnement, ses défauts et son épuisement qui, selon moi, ont participé à la crise que nous vivons aujourd'hui. J'oubliais, je ne me suis même pas présentée à vous, chers enfants, qui j'espère me lirez depuis un monde équilibré, en harmonie avec son environnement, bien loin du climat de catastrophe qui règne dans l'ancien monde depuis bien longtemps déjà. Je suis étudiante en dernière année d'architecture, j'ai 22 ans. Normalement diplômée dans quelques mois, je devrais être en mesure d'avoir ma propre vision du monde, solide et bien fondée, afin de me lancer pleinement dans la seconde partie de ma vie, ce que certains appellent la « vraie vie ». Mais je ne le suis pas, je ne le suis plus. J'aimerais vous faire part de ma

vision d'avant, de pendant, et de ce que j'imagine pour l'après, à l'issue de mon parcours d'étudiante et de citoyenne, qui par hasard se conclut par une situation de crise, comme pour marquer le coup. Ironie du sort.

Je ne pense pas trop m'avancer en disant que tous les jeunes de ma génération et les suivantes ont été bercés dans un contexte de prise de conscience de l'environnement et des conséquences de l'activité humaine sur le dérèglement climatique et la nature en général. Nous avons grandi accompagnés du concept récurrent de développement durable, et le réchauffement climatique est un terme que nous connaissons tous depuis l'école primaire. Cependant, je dois avouer que c'est véritablement ces dernières années que tout s'est accéléré. Les discours tenus pas les « écolos » jamais vraiment pris au sérieux, qui alertaient sur les conséquences de nos actions et de nos modes de vie sur la planète, ont petit à petit pris le devant de la scène et se sont insérés dans plusieurs discours du grand public, politiques notamment. Peut être que le développement des réseaux sociaux et la révolution de l'accès à l'information via le numérique et internet ont permis cette prise de conscience relative, mais je ne pense pas que ce soit l'origine de cette nouvelle visibilité. Pourquoi alors ? La réponse me semble aujourd'hui évidente : parce que la planète s'en mêle et proteste. Comment ? Il suffit de s'intéresser aux statistiques et à la nature des catastrophes naturelles, et observer leur augmentation ces dernières années. Tsunamis, ouragans, sécheresse, inondations sont autant d'exemples courants de faits d'actualité que j'interprète comme les signes de protestation de notre planète. Comment avons-nous réagi face à cela ? La réponse est simple : nous n'avons rien fait. Comme je le disais tout à l'heure, je suis de la génération qui a été « baignée » avec le développement durable. Aujourd'hui, ou plutôt hier si je me place dans

cet interstice entre le monde d'avant et de demain, ce sont toutes ces catastrophes naturelles qui sont devenues presque des événements normaux que l'on regarde seulement à travers son écran de télévision ou de *smartphone*. Pourtant, les mêmes écolos sont toujours là pour alerter, preuves à l'appui, et soutenus par de plus en plus de scientifiques. Mais le même schéma se répète, et c'est le système capitaliste et la société du profit qui priment. Respecter la nature n'est pas rentable, que voulez-vous. Cela nous amène, chers enfants, à parler plus en détail de la société d'avant, qui je l'espère depuis là où vous me lisez, n'est plus qu'un vaste souvenir et un exemple à ne pas suivre. En effet, je parlais tout à l'heure de l'indifférence de la majorité pour tous les signes de protestations de la planète précédemment évoqués. Pourquoi une telle indifférence ? La réponse reflète bien le système dans lequel nous étions : la domination de la société capitaliste et de l'occident sur les plus démunis. En tant que citoyenne européenne, je sais que fait partie d'une population ultra-privilegiée, en témoignent le nombre très faible de catastrophes naturelles qui ont touché l'Europe. Il en est ainsi pour les grandes puissances de ce monde, qui se sentent alors peu concernées par ces phénomènes, qui ne touchent « que les plus pauvres ». Loin des yeux, loin du cœur. Pour justifier ces propos, qui peuvent paraître simplement issus d'un discours radical de « bobo-gauchiste », je m'en remets au travail du sociologue suisse Razmig Keucheyan, qui dans son livre *La nature est un champs de bataille* parle et étudie le phénomène de racisme environnemental, qui coïncide avec les inégalités issues du régime capitaliste qui sont désormais accentuées avec la crise écologique. Cela pour illustrer la manière dont sont prises en considération les minorités, et comment la question écologique fait (ou faisait) partie de ces minorités. La nature n'est pas prise au sérieux, et même si l'inévitable crise écologique est connue de tous,

notamment grâce à des alerteurs comme Greta Thunberg, le fonctionnement de la société capitaliste occidentale offre seulement un avenir sombre où les plus faibles subissent les conséquences des actes des plus puissants, qui eux ne sont pas impactés. Certains essayent d'alerter mais se font railler comme en témoignent les propos tenus par des responsables politiques à propos de la militante écologiste suédoise de 16 ans.

Cela permet de faire un parallèle avec mon statut d'étudiante et les répercussions des mises en garde de la nature et de la crise écologique sur l'enseignement, et plus spécifiquement sur l'enseignement en architecture. La question écologique est présente dans nos enseignements, certes, mais pour moi elle est comme cette alarme qui nous répète encore et encore qu'il faut agir et que c'est important, mais que nous laissons tout de même un peu de côté. Si on la prend en compte dans nos projets, tant mieux et nous serons valorisés, mais sinon, un projet magnifique en béton qui coûte des milliards et qui s'assoit sur toutes les considérations environnementales parce que « c'est bon, on n'est pas obligé de toujours construire en paille et en laine de chanvre » sera tout autant salué, voire plus. L'architecture « écologique » (si tant est qu'elle existe) subit elle aussi les mêmes clichés et idées reçues que l'on attribuait aux écologistes au début de la considération de la question environnementale. Pour moi, cela ne va pas plus loin. C'est le même problème que la prise en considération des catastrophes naturelles et des minorités par les grandes puissances : c'est du « bonus », mais jamais une priorité.

Je sais ce que vous vous dites, mes chers enfants, ce n'est pas un récit très optimiste que je vous offre ici. Mais détrompez-vous, cela concerne le monde d'avant. Je vais désormais tenter de vous faire part de l'impact possible

de l'actuelle crise sanitaire que nous vivons sur ce système gangrené et obsolète. En effet, je l'ai dit et redit, les multiples manifestations de la planète en souffrance n'ont jamais été écoutées sérieusement car elles ne touchaient pas véritablement les puissants et les grands décisionnaires politiques. Car vous l'aurez compris, tout n'est que question de politique et d'économie. La grande différence avec la crise sanitaire que nous vivons, c'est qu'elle ne fait pas la distinction entre les plus riches et les plus pauvres, ne dépend pas de phénomènes climatiques qui sont localisés sur des territoires à risques mais touchent tout le monde indépendamment de ces facteurs. Le fait que ce soit une catastrophe non plus naturelle mais sous forme de pandémie change toute la donne. Ce sont véritablement les individus qui sont directement touchés, sans passer par l'interface de la nature et de ses manifestations de crise. Ainsi, tout le monde est remis à la même échelle, pouvant succomber de la maladie indépendamment de ses origines, son âge, son genre, son niveau de vie. L'obligation du confinement amène les gens à réfléchir, comme je le fais maintenant, à ce qui se passe, et surtout à ce qui cloche. Alors oui, beaucoup de gens commencent à se dire que c'est de notre faute, que nous avons trop poussé la nature à bout et qu'elle nous le rend avec cette maladie ravageuse. Mais si vous avez suivi mon discours, la Terre nous alerte depuis de nombreuses années déjà. Mais voilà le vice de notre société capitaliste : il faut qu'une telle catastrophe inédite destructrice se produise, qui paralyse complètement nos systèmes et surtout le système économique, pour que nous ayons conscience d'un problème présent depuis plus de cinquante ans. Il faut que nous soyons au cœur du problème pour nous en rendre compte. La temporalité de notre système est mauvaise, et nous en pâtissons désormais. Je vois dans cet exemple que nous vivons aujourd'hui un résumé de la pédagogie que nous

appliquons : attendre, se faire punir, réfléchir. C'est une pédagogie qui fonctionne comme une horloge mal réglée : c'est trop tard. Pourquoi fallait-il attendre qu'une catastrophe se produise pour y penser ? Et cette question ne fonctionne pas en réalité, car les catastrophes se produisent depuis longtemps. C'est le caractère sanitaire qui change tout.

Alors, où va-t-on me direz vous chers enfants ? Et bien je vais vous dire ce que je pense. Depuis toujours il y a eu des lanceurs d'alertes et la planète elle-même a tenu ce rôle par le biais de plusieurs manifestations de catastrophes naturelles. Tous parlaient d'une crise à venir. La voilà. Nous n'avons pas su réagir à temps, l'inévitable est arrivé. Il n'y a plus de questions à se poser, nous sommes face à la conséquence de nos actes. Nous n'avons plus d'excuses pour ne pas les prendre au sérieux. Plus aucune personne n'osera dire que nous et le système capitaliste auquel nous appartenons n'avons aucune responsabilité là-dedans. Nous avons cru pouvoir dominer la nature, et bien non. Nous voilà remis à notre place. Puisse ce confinement donner la chance à tous de réfléchir et se remettre en question. Repenser le monde de demain et voir l'importance de la solidarité, du partage de la connaissance de son environnement et surtout de la nature. L'écologie. Toutes ces valeurs écrasées par la société du profit. Toutes ces valeurs doivent revenir au centre de l'attention, comme c'est le cas actuellement en temps de crise, mais non plus sous la contrainte de la pandémie. Ces valeurs doivent être constitutives d'une nouvelle société à inventer, mais qui en réalité existe déjà si l'on apprend à regarder en dehors de notre zone de confort, vers « d'autres mondes » comme en parle si bien Arturo Escobar.

Voilà mes chers enfants, le récit que je vous livre aujourd'hui. J'espère qu'il vous fera rire tant les considérations auxquelles j'aspire sont désormais évidentes et

constitutives de la société dans laquelle vous vivez. J'espère que vous ne portez pas le fardeau de nos erreurs passées, comme les générations qui me précèdent ne cessent de le faire avec nous. J'espère que vous avez trouvé l'équilibre et que la nature ne s'est pas rebellée pour rien, que tous les sacrifices humains et de l'écosystème n'ont pas été vains. J'espère.

Léonie Paccard

Chère Maîtresse,

Je t'écris une lettre pour te parler de l'écologie. Moi, je me sens très concerné par l'écologie parce que je suis un enfant mais bientôt je serai un adulte comme toi sauf si la planète continue d'aller mal. Du coup je voudrais bien qu'on en parle un peu plus à l'école. Il faudrait qu'on apprenne à recycler par exemple et réutiliser les objets qu'on se sert plus. Mon papa m'a un peu expliqué comment il faut faire mais je pense que ça serait bien pour les autres enfants qu'ils apprennent aussi à le faire correctement. On a juste une poubelle jaune à l'école et personne ne l'utilise comme il faut. J'essaie de le dire à mes copains mais ils s'en fichent. En plus maman elle dit que les déchets ils finissent dans la mer et ils tuent les poissons. Je veux qu'on arrête de polluer la planète comme ça. Je ne veux plus monter dans la voiture avec maman quand on va chez mamie parce que ça pollue trop en plus c'est pas très loin. Donc je préfère y aller en vélo. En plus j'arrive avant elle des fois à cause des feux rouges et parce que je vais super vite.

À la cantine c'est n'importe quoi en plus. Les enfants ne veulent jamais finir leurs assiettes et gaspillent beaucoup, ça fait plein de déchets. Moi je me force toujours à finir mon assiette même quand j'ai plus faim. Et il y a plein de trucs en plastique. Pourquoi les dames ne nous servent pas les desserts dans des pots ? Les barquettes en plastique c'est vraiment nul ! Je voudrais aussi qu'on soit pas obligés de manger de la viande à chaque fois parce que c'est vraiment pas écologique. J'ai réfléchi et je me suis dit que quand on mange de la vache, et bien il faut la nourrir d'abord cette vache. Papa m'a dit qu'on leur donne du maïs. Mais c'est trop bête, pourquoi on ne mange pas le maïs directement ? Ça irait plus vite et ça ferait des économies et en plus manger les animaux c'est

pas bien. Et on s'en fiche vu que le maïs c'est meilleur. De toute façon je ne veux plus manger les animaux parce qu'on les élève juste pour les manger, et ils n'ont vraiment pas une bonne vie. C'est trop triste.

Moi plus tard je voudrais être architecte et construire des maisons super belles. Mais des fois la construction c'est pas du tout écologique. Par exemple, je me rappelle l'année dernière quand on a cassé l'ancien préau pour construire le nouveau, et bien j'ai rien compris. Moi je le trouvais bien l'ancien. On aurait pu le réparer un peu et l'améliorer plutôt non ? Parce que là on a juste tout cassé pour en refaire un tout neuf mais qui est presque pareil. Je trouve ça un peu bête moi. En plus on a utilisé plein de béton et c'est pas du tout écologique le béton. On aurait pu mettre des matériaux plus naturels comme du bois ou bien de la pierre. Parce que le béton c'est super chimique ! Il faut pas s'étonner si ça brûle quand on met la main dedans. J'aurais bien voulu qu'on participe au chantier aussi parce que comme ça on aurait pu apprendre plein de de choses. Moi j'aimerais bien savoir construire des trucs comme ça aussi, ça serait super !

Il paraît que pour sauver la planète, le mieux c'est de ne pas faire d'enfants, du coup je me demande si maman et papa avaient été écolos plus jeunes et bien je ne serais peut-être pas né. Mais je pense que c'est une bêtise parce que si les gens écolos qui se soucient de la planète ne font plus d'enfants et bien il n'y aura plus d'enfants écolos comme moi. Parce que les gens qui s'en fichent, eux ils vont continuer à faire des enfants et ils ne leur apprendront rien de l'écologie. Et du coup le monde sera rempli d'imbéciles qui n'en auront rien à faire de l'avenir de la Terre. Alors moi je suis bien content d'être venu au monde pour essayer de la défendre.

Nathan, 9 ans et demi

Cet ouvrage est publié par les Presses architecturales de Lyon 20, rue René Leynaud, 69001
Lyon France - architecturalpress.org

Avec le soutien de l'École nationale supérieure d'architecture de Lyon

Date de création : août 2020

Responsables de la publication : Sandra Fiori et Antonin Monnier

Conception graphique et réalisation : Antonin Monnier

Illustration de couverture : Tainah Drummond-Ramos

Photographies intérieures : Morgane Schunder

Les textes et illustrations n'engagent que leurs auteurs respectifs.

Dépôt légal septembre 2020

ISBN: 9782490820122

Lettres (ou)vertes

Recueil du séminaire master 2 domaine d'études ALT de
l'Ensa Lyon - printemps 2020

Comment des étudiants bientôt diplômés s'emparent-ils de la question écologique ? Qu'ont-ils à transmettre et à proposer pour qu'une place plus centrale soit faite à cette question dans la formation d'architecte ?

Dans la poursuite d'un séminaire depuis trois ans consacré à l'engagement générationnel, les lettres ouvertes qui composent ce recueil - rédigées par temps de covid-19 et de confinement - adressent leurs réflexions aux aspirants architectes, interpellent la communauté des ENSA, ses institutions, ses enseignants, et témoignent avec doute, sensibilité ou révolte de l'expérience de cinq ans d'études.

ÉCOLE
NATIONALE SUPÉRIEURE
ARCHITECTURE
LYON



Presses Architecturales
de Lyon



ISBN: 9782490820122